

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. II.—No. 45.

MONTREAL, JEUDI, 9 NOVEMBRE, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

CHICAGO.

Celæ graviores casus decidunt turres.
HORACE.

VIII.

L'évaluation municipale de la propriété à Chicago était, en 1857, de \$236,000;—en 1865, de \$90,000,000;—en 1869, de \$200,000,000;—ce qui n'est probablement pas un cinquième de la véritable valeur que la propriété personnelle avait acquise, sur ces derniers temps.

Mais c'est surtout dans la propriété foncière que l'accroissement de valeur a été prodigieux.

—“ Je me suis évertué, pendant de longues années, me disait un citoyen riche de Chicago, à me créer une fortune dans le commerce; tandis qu'avec le petit capital que j'ai mis dans les affaires, j'aurais pu acheter un lopin de terre, m'asseoir dessus en fumant ma pipe, et aujourd'hui je serais millionnaire.”

Le fait est que la fortune immense des Ogden, des Scammon, des McCagg, et de tant d'autres puissants capitalistes, n'a presque pas eu d'autre origine.

Aussi la spéculation des biens-fonds a-t-elle, depuis longtemps été l'une des branches d'affaires les plus lucratives de Chicago. Les ventes et les achats de terrains s'y faisaient sur une échelle gigantesque. Je n'exagère rien en les quantant à une valeur moyenne de \$30,000,000 par année. Dans la dernière semaine de juillet dernier, par exemple, le montant des transactions foncières s'est élevé à \$805,355; et il ne manque pas de semaines dans le cours des deux dernières années, où il a atteint et même dépassé le million!

Chicago avait trois autres principales branches de commerce. Pour le grain, le bois et les bestiaux, c'était le plus grand marché du monde.

Ses exportations, tant en farine qu'en grains, dépassaient 55,000,000 de boisseaux par année. Ses greniers pouvaient en contenir au-delà de 12,000,000, et ses élévateurs étaient sans rivaux dans le monde entier.

En fait de bestiaux, il en est entré dans la ville, en 1866,—348,928 têtes. Les abattoirs de Chicago étaient immenses, et faisaient l'étonnement de tous les visiteurs. Les *Great-Union-Stock-Yards* embrassaient une superficie de trois cents acres de terre, et pouvaient contenir 100,000 porcs, et 10,000 têtes de bêtes à cornes. Le capital investi dans cette grande entreprise a été de \$1,400,000!

Le nombre de porcs exportés de Chicago, en 1853, n'était que de 48,156; tandis que Cincinnati en avait 361,000 pendant la même année. Or, en 1864, Chicago en exportait 904,659, et Cincinnati n'atteignait que le chiffre de 357,640.

Il y avait l'année dernière, à Chicago, cinquante-sept grands établissements pour la préparation de la viande de porc.

Les farceurs de l'endroit,—il y en a partout un peu,—ne manquaient jamais l'occasion d'épater les étrangers, en leur disant que, dans ces *pick ng houses*, (ce que, entre parenthèses, le *Courrier du Canada* traduit par *maisons de bagage*), on jette un cochon tout vivant dans un mécanisme, et que, cinq minutes après, il en sort en jambons, côtelettes, tête fromagée, boudin et saucissons.

Il est vrai qu'ils rencontrent parfois des incrédules.

Pour ce qui est du commerce de bois, qu'il me suffise de dire que, pendant l'année 1865 seulement, il en est entré dans la ville plus de 600,000,000 de pieds. Plus de 40,000,000 de pieds ont été détruits par le dernier incendie. C'est dans cette branche commerciale que l'un de nos plus distingués compatriotes des États-Unis, M. A. Gagné, a fait, en dix ans, une fortune d'au-delà de \$100,000.

Citons encore quelques chiffres.

De graines de semence seulement, Chicago recevait annuellement, une moyenne de 14,000,000 de livres.

Le commerce de hardes faites et de chaussures dépassait la somme de \$40,000,000 par année. Les nouveautés en gros atteignaient le chiffre de \$65,000,000.

Pour faciliter la transaction des affaires, il y avait douze banques nationales, et un grand nombre d'autres banques incorporées, ayant un capital de \$7,000,000.

Il y avait aussi dix-sept compagnies d'assurance sur la vie, et contre le feu, avec un capital de plus de \$4,500,000; ainsi qu'à peu près cinquante-cinq autres Compagnies incorporées, faisant des affaires sur une large base.

Chicago avait sept chemins de fer urbains qui transportaient annuellement au-delà de 8,000,000 de personnes.

Il se bâtissait, par année, une moyenne de 10,000 maisons, dont le coût dépassait souvent \$6,000,000!

Il y avait 125 milles de télégraphe d'alarme; 103 hôtels, dont deux promettaient d'être les plus beaux au monde; 8 immenses journaux quotidiens, dont l'un, la *Tribune*, dépensait \$95,000 par an, pour la télégraphie seulement. Il y avait en outre 81 feuilles publiques de moindre importance.

On comptait 117 églises, dont 23 catholiques; 11 asiles; 5 hôpitaux; plusieurs séminaires, collèges ou maisons de haute éducation; 2 collèges de médecine; une université, ainsi qu'un nombre considérable d'écoles publiques fréquentées gratuitement par plus de 65,000 enfants.

Le revenu perçu pendant l'année fiscale de 1865-66, était reparti comme suit:

Spiritueux distillés, \$583,000; spiritueux fermentés, \$210,000; tabac, \$286,000; manufactures, \$1,320,000; abattoirs, \$82,260; chemins de fer, \$808,665; licences, \$490,262; taxes sur le revenu personnel, 1,712,335. Total, plus de \$6,000,000!

IX.

Le plus important, parmi les monuments publics qui sont devenus la proie des flammes, dans l'incendie de Chicago est, sans contredit, le *Court-House*.

Le *Court-House* était tout ensemble, palais de justice, Hôtel-de-Ville, et prison de comté. Il occupait à lui seul, tout un *block*, ou quadrilatère formé par quatre rues, au centre de la ville commerciale.

Cet édifice a, pour ainsi dire, grandi Chicago. On l'avait d'abord haussé d'un étage, en 1859, et dix ans après, on y avait ajouté deux ailes. C'était un grand bloc massif, d'architecture assez irrégulière, surmonté de quatre tourelles et d'un dôme très-élevé, d'où l'œil pouvait planer sur tous les environs. Les quatre coins étaient surmontés d'ornements emblématiques, portant les inscriptions suivantes: UNION, PEACE, LIBERTY, FAITH.

La prison de comté se trouvait au sous-sol.

C'est là que s'accomplirent les principaux exploits du fameux *Andy Handy*, qui était à Chicago, ce que Jack Shepperd était à Londres, et Bis Belleau, à Québec. Pendant un an, ce hardi voleur, s'est moqué de tous les détectives, de tous les *policemen* et de tous les verroux de Chicago. C'était un mythe, un insaisissable personnage fantastique. On aurait dit qu'il se laissait arrêter pour mieux dépister la police.

Un matin, les journaux annonçaient à son de trompe, que maître *Andy Handy*, avait les fers aux pieds dans l'un des cachots du *Court House*. Le lendemain, le rusé filou, enlevait les bijoux de quelque riche de *Michigan Avenue*, écrivait une lettre au *Times*.—*Andy*, était démocrate!—fixant la rançon des objets volés, et se présentait en personne, au propriétaire, pour toucher la somme qu'on se gardait bien de lui refuser. Je ne sais si les journaux disaient toujours vrai, mais ils racontaient de lui des coups si hardis, des choses si incroyables, que les gamins criaient malgré eux: *Bully Andy Handy!*

Dans l'hiver de 1868, une rumeur singulière se répandit dans Chicago.

Il ne s'agissait rien moins que d'un revenant qui faisait des siennes, dans le *Court-House*. Tous les soirs, quant minuit sonnait au beffroi—c'est le moment de rigueur—dans presque tous les appartements du vaste édifice, s'élevaient des bruits étranges, des cris lugubres, des plaintes à glacer le sang dans les veines. On affirmait qu'un grand fantôme blanc se promenait la nuit, dans les corridors sombres, traînant de longues chaînes, et faisant entendre d'inénarrables lamentations. On allait même jusqu'à mentionner le nom d'un individu mort en prison, quelques années auparavant, dans des circonstances tragiques....

Bref, toute la ville était en émoi.

Chaque jour, les bureaux du Shérif, étaient assiégés par des journalistes, des officiels, et une foule d'autres personnes qui désiraient.... ma foi, *coucher en prison*, pour être témoins de ce qui s'y passait. Tous les matins, les journaux avaient des colonnes entières, remplies des faits et gestes du citoyen de l'autre monde. A vingt-cinq milles à la ronde, on ne parlait que du *Court-House Ghost*. Les hommes les plus sérieux ne savaient plus qu'en penser; plusieurs d'entr'eux, entraînés, bien décidés à découvrir les mystificateurs, et sortaient confondus, la pâleur sur la figure.

Messieurs les spirites se gardèrent bien de manquer une pareille occasion. Une vicille médium réussit si bien à se mettre en rapport avec le spectre, que, dans une de ses trances, elle prédit que Chicago était menacé de périr dans un cataclysme. Voilà ce que c'est pourtant; si le tour n'eût pas été découvert, tout le monde maintenant croirait au spiritisme.

Cela dura trois semaines.

Mais enfin, un bon matin, la mèche était éteinte.

Lorsqu'on avait construit le second étage de l'édifice, on avait laissé, dans les boiseries et colombages de l'ancien étage, des tubes en plomb qui avaient servi à conduire l'eau ou le gaz dans les différents appartements. Ces tubes ne servant plus à rien, se trouvaient à avoir des ouvertures de ci et de là dans les chambres et les corridors, le plus souvent entre les planchers et dans les cloisons. Or, la branche principale passant naturellement au sous-sol, *Andy Handy*, dans l'une de ses tentatives d'évasion l'avait découvert, l'avait percée, et c'était lui qui, du fond de son cachot, s'amusa ainsi à jeter l'effroi dans toute la ville.

Enfin, *Andy Handy* était devenu un personnage tellement populaire, que les petits *boot-blacks*, qui font le métier de cirer les bottes et de vendre des journaux, ne trouvaient rien de mieux, pour faire mousser leur marchandise, que de crier à tue-tête:

“ *Andy Handy on the rampage!* ”

“ *Capture of Andy Handy!* ”

“ *Full account of Andy Handy's escape!* ” etc.

Une autre particularité du *Court-House*, c'est que, à tort ou à raison, ses murs ne passaient pas pour très-remarquables sous le rapport de la solidité, et que les compagnies d'assurance sur la vie en profitaient pour exiger des avocats un surcroît de *premium*. Pauvres avocats! ils ont la réputation de tondre; mais, grands dieux, comme le public prend bien sa revanche!

C'est en face du *Court-House*, que se tenaient d'ordinaire les grandes assemblées politiques. J'y ai entendu, entre autres, Horatio Seymour, le candidat démocrate à la présidence en 1868, adresser la parole à plus de 20,000 personnes.

X.

Vient ensuite la Bourse, dont la façade donnait sur le *Court-House Square*.

C'était un bel édifice en marbre jaune de l'Ohio, qui avait coûté \$200,000. La salle du *Board of Trade*, toute décorée à fresque, était réellement splendide. Celle de New-York seule lui était supérieure en Amérique. C'est là qu'il en surgissait et qu'il en sombrait des fortunes. Il fallait voir cette foule sa-

nimer, s'émouvoir, s'électriser à chaque nouvelle un peu inattendue; surtout lorsque la hausse ou la baisse empoignait et terrassait quelque malheureuse victime d'une spéculation hasardeuse.

Un jour, — c'était en juillet 1869, je crois, — le mais avait sauté tout à coup de 61 à 93. Une jeune et belle femme, nouvellement mariée, attendait son mari, à la porte de la Bourse, assise dans un élégant coupé attelé de deux magnifiques bai-bruns, qui piaffaient d'impatience. Tout à coup, celui qu'elle attendait arrive éperdu, les yeux hagards, les cheveux en désordre: "Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-il, je suis ruiné! ruiné!..." Dès qu'il aperçut sa femme, je le vis chanceler, puis, dans un accès de désespoir terrible, se précipiter pour se briser la tête sur les colonnes du péristyle. La foule accourt, et nous le plaçons à moitié évanoui dans la voiture, à côté de sa femme, qui fait des efforts héroïques pour le calmer. Si vous aviez entendu ce qu'elle lui disait! Je n'ai jamais tant admiré le courage d'une femme que cette fois-là. Pauvre jeune homme; il s'était levé le matin riche de \$40,000; il venait d'en perdre cinquante mille!

Le Bureau de Poste et la Douane ne faisaient qu'un seul et même bâtiment, à l'encoignure des rues *Dearborn* et *Monroe*. Il était *Missi* en marbre jaune, et d'une architecture sévère et de bon goût. C'est là que pendant cinq longues années je suis venu demander des nouvelles du pays. Pour tout étranger, l'endroit de prédilection, c'est le Bureau de Poste, et l'ami le mieux accueilli, c'est le facteur.

A deux pas de la porte d'entrée, sur la rampe d'un des escaliers du *basement*, se tenait d'habitude un gros aigle apprivoisé qui s'amusait à regarder entrer et sortir la foule, avec toute la dignité d'un sénateur romain. On l'avait surnommé *Napoléon*.

Un bon matin, — c'était pendant la guerre franco-prussienne, — un gros Allemand bourré de *lager-beer*, arrive accompagné d'un chien que dans l'exaltation de son orgueil national, il avait favorisé du nom de *Bismark*.

— *Gatch Nabolionn, Pismarg! Gatch!*...

Et Bismark d'aboyer à Napoléon qui sautait d'une rampe à l'autre, en menaçant du bec et des serres.

— *Gatch Nabolionn Pismarg!* répétait le gros Allemand en ricannant dans ses barbes.

Arrive un petit Français, un vrai gamin de Paris, qui toise son homme, et l'interpelle avec un accent de crânerie impossible à rendre:

— Tu vois bien qu'il n'est pas couronné, c'paroissien-là, vieille choucroute! Ce n'est pas un empereur; c'est la république, bêta!

Il n'avait pas achevé que le malheureux chien lui coupe la parole par un hurlement douloureux. L'aigle venait de lui fendre le museau d'un coup de bec formidable.

— Vive la république! cria le gamin.

Et la foule que l'incident avait attirée, de rire au nez du malencontreux farceur qui paraissait aussi penaud que son chien.

Dix-huit millions en *greenbacks* ont été détruits dans les voûtes de la Douane.

Parmi les autres bâtisses remarquables qui ont été consumées, à part des églises, des hôtels, des théâtres et des gares de chemins de fer, on remarquait:

Le *Merchants' Union Building*, où se trouvaient les bureaux de la compagnie télégraphique *Great Western*, et les quartiers généraux du général *Sheridan*, — l'*Oriental Building*, — le *Mechanics' Building* — le *Drake's Block*, — le *Potter Palmer Block*, où se trouvaient les vastes magasins de MM. *Ross & Gossage*, — le gigantesque *Terrace Row*, longue suite de résidences princières, — le *First National Bank*, — le *Marine Bank*, — l'*Académie des beaux Arts*, — le *Major Block*, — l'*Andrew's Building*, — le *Farwell Block*, — l'*Arcade Building*, — le *Morrison Row*, — l'*Otis Block*, où étaient les bureaux de l'*Amérique*, — le *Tribune Building*, le plus bel établissement typographique du continent, — le *Mercantile Association Building*, — le *Palais Episcopal Catholique*, — le *Collège de Bryant et Stratton*, — le *Dearborn Seminary*, — l'immense *Farwell Hall*, capable de contenir 7,000 personnes, où *Carlotta Patti* et *Mlle Nilsson* ont remporté de si beaux triomphes, — et mille autres dont les noms m'échappent, — magnifique construction en marbre de l'Ohio ou de Joliet; et enfin, le plus beau de tous, palais colossal en marbre blanc, que le propriétaire M. *Potter Palmer* louait à MM. *Field, Leiter et cie.*, pour l'énorme somme de \$52,000 par année!

Il y avait 750 commis et autres employés attachés à cette maison. Le montant des affaires de *Field, Leiter et cie.*, dépassait \$13,000,000 par an; et cependant, ils étaient encore surpassés, dans le commerce en gros, par MM. *G. V. Farwell et cie.*, qui atteignaient parfois le chiffre de \$21,000,000!

Chacun de ces établissements sont munis de machines à vapeur pour monter les marchandises aux étages supérieurs, ou les descendre à volonté.

C'est probablement ce qui avait donné lieu à l'erreur de cette bonne vieille qui me demandait, l'été dernier:

"C'ty vrai, m'sieur, qu'dans les Etats, y a des magasins qui marchent par le *steam*, épi qu'ont pas besoin de commis?"

Il y avait certainement exagération.

L. H. FRÉCHETTE.

A continuer.

Les cloches de la petite église de B... sonnaient à toute volée: le curé de la Paroisse venait de marier un tanneur à la fille d'un boucher. "Qu'est-ce que les cloches ont à tant sonner que cela?" demande un gamin. "Elles célèbrent l'union de la peau et des os!" répondit un collègue.

TOURS DE FORCE.

L'*Homme-Canon* vient de mourir à Boulogne-sur-mer, non pas sur sa pièce, comme doit périr tout brave canonnier, mais sous sa pièce, comme un affût brisé.

Qui était l'*Homme-Canon*? Un homme comme vous et moi, formé de chair et d'os, mais doué d'une force extraordinaire.

L'*Homme-Canon* faisait charger à poudre une pièce de huit, puis l'enlevait à bras il se la plaçait sur l'épaule. Un comparse mettait le feu à la lumière et le coup partait sans que le canon bronchât plus que s'il eût été scellé dans un mur.

Après avoir étonné Paris de ses exploits foudroyants, l'*Homme-Canon*, fuyant peut-être devant les canons prussiens, craignant peut-être aussi d'être mis en réquisition à titre d'affût, apparut en diverses autres villes, et surtout dans les grandes foires. C'est dire que l'*Homme-Canon* est presque aussi bien connu, en France, que Thiers et Gambetta. Un fait certain, c'est qu'il ne passait nulle part sans faire beaucoup de bruit, et qu'il s'est tiré le canon plus souvent qu'on ne l'a tiré pour aucun souverain d'Europe.

Le nom de ce titan qui portait la foudre, peu de personnes l'ont jamais su; mais ses affaires n'en prospéraient que mieux sous la raison sociale d'*Homme-Canon*. Tout Paris a couru pour lui, et certes, il en valait la peine. Il jetait de la poudre aux yeux de tout le monde qui lui jetait de l'or en retour. Il chargeait son gousset en déchargeant son canon. La fortune ne ratait pas plus que son arme. Dieu l'a préservé d'un caissier aux pieds légers, et cependant, la grosse caisse battait incessamment à sa porte:

Entrez Messieurs, Mesdames,
Venez voir ce que vous n'avez jamais vu:
Un homme si charnu, si charnu,
Qu'il porte à dos un vrai canon d'affût!

Et l'on entrain en foule et l'on sortait émerveillé. A Boulogne-sur-mer, on entra de même en foule, mais on sortit stupéfiés, épouvantés. Un coup terrible venait de dissoudre la société si bien établie, si fortement constituée de l'*Homme-Canon*.

L'arme était chargée, ajustée sur l'épaule, la mèche brûlait sur la lumière et le canon ne partait pas. L'homme attendit quelques instants, puis croyant que le canon le boudait, il changea d'attitude pour avoir raison de cette hésitation. Tout à coup, l'éclair jaillit et l'homme roula sans vie sous la masse de fer. Il avait le crâne broyé.

La poudre était mouillée et le canon avait fait long-feu.

Il y a peu d'années encore, l'aîné des frères Maçon, doué également d'une force prodigieuse, termina sa carrière d'une façon non moins misérable. Une grande célébrité s'attachait à la famille Maçon, composée du père et des trois fils. Entre autres exploits des leurs, ils luttaient contre deux, quatre et jusqu'à six chevaux. Ils se ceignaient le corps de plusieurs sangles disposées de manière à présenter une plus grande surface au choc. Une corde qui tenait à l'attelage était attachée à une de ces sangles. L'homme, debout, saisissait de ses deux mains les barreaux d'une échelle fixe. On faisait partir les chevaux lentement, à petits pas, jusqu'à ce que la corde fût raide — puis alors on les fouettait à tour de bras. Leurs muscles saillaient, leurs yeux s'injectaient, ils tiraient d'ensemble, à plein collier, jarrets pliés, mais presque aussitôt ils lâchaient prise et reculaient impuissants contre la résistance de l'athlète.

Et c'est ainsi, dans une lutte de ce genre, que l'aîné des Maçon a perdu la vie. Il y avait foire à Saint-Cloud et il donnait ses représentations dans le parc. Six chevaux de poste, c'est-à-dire six chevaux des plus vigoureux, perchons ou limonsins, sont amenés. Entourant de ses bras un arbre d'une grosseur telle, qu'il lui fût possible, en l'enserrant, de se saisir le poignet d'une main, les autres préparatifs étant faits, il fit signe qu'il était prêt.

Les chevaux, mal dirigés, s'élançèrent violemment: le choc fut terrible. L'homme résista, mais il s'affaissa sur lui-même comme un mur qui croule. On courut à lui. Il avait les deux bras désarticulés à l'épaule. Quelques minutes après il était mort.

Laroche est le Samson de Paris. Il se place sous un chariot dans lequel il fait monter vingt hommes des plus corpulents, et il les enlève à dos, puis il tourne et retourne ce poids énorme en divers sens. Aussi Paris se vante haut et fort des exploits de Laroche.

Mais Laroche vaut-il bien mieux que notre Grenache?

J'ai vu Grenache, se promener à pas carré avec trois hommes suspendus aux longues tresses de sa chevelure et s'en débarasser à volonté par une légère secousse de tête. Ployer une barre de fer sur son bras, briser des cailloux à coups de poing était un jeu pour lui. Je l'ai vu, ce qui est plus fort, se renverser en arrière, de manière à ne toucher le sol que des pieds et des mains, le corps tendu, comme l'arche d'un pont. On lui plaçait sur le ventre une forte enclume, sur laquelle deux hommes, armés de lourds marteaux, frappaient à coups redoublés. Et Grenache ne bronchait pas. Il faisait aussi le même tour que Laroche, à cette différence près, que n'ayant pas de chariots, il se servait de madiers.

Il faut dire aussi que Grenache, il y a quinze ans, n'était pas un petit enfant. L'imagination populaire en a fait un géant. Que ne raconte-t-on pas à son sujet?

Un jour (dit-on) que Grenache labourait tranquillement son

champ, il vit venir à lui un homme de haute taille, à l'air fier et hardi.

— Bonjour, monsieur!

— Bonjour, monsieur!

— Connaissez-vous un nommé Grenache?

— Un peu, répondit Grenache, en arrêtant ses chevaux et en attachant aux manchons de sa charrue les guides qu'il avait passées autour du cou. Que lui voulez-vous, mon ami?

— J'ai entendu parler de sa force et je voudrais le tâter un peu.

— Et quel est votre nom, s'il vous plaît?

— Mon nom, oh! je n'en ai pas honte, vous avez dû entendre parler plus d'une fois de l'*Oiseau-Rouge*; c'est moi qui suis l'*Oiseau-Rouge*, à preuve que j'en porte la plume sur mon chapeau, comme vous voyez.

— Vous êtes un grand *ba ailleur*, je suppose?

— Comme vous dites, monsieur. Depuis dix ans que je vais dans les chantiers, je n'ai pas encore rencontré mon maître.

— Mais Grenache n'est pas un *ba ailleur*, lui, il est aussi paisible, aussi doux qu'un agneau.

— Ta, ta, je saurai bien trouver son côté sensible: vous n'avez qu'à me conduire chez lui ou m'indiquer sa demeure, et vous verrez bien qu'il n'entendra pas chanter l'*Oiseau-Rouge* sans faire entendre son ramage, à son tour.

Grenache tenait, en ce moment, sa main droite sur un des manchons de sa charrue.

— Pour ce qui est de vous conduire, dit-il, vous pouvez vous adresser à d'autres qu'à moi, car je n'ai pas de temps à perdre; mais quant à vous indiquer sa maison, rien n'est plus facile: tenez! voyez-vous cette petite maison blanche, derrière les arbres? c'est là qu'est sa demeure.

Et Grenache, pour indiquer sa maison, avait levé d'une main sa charrue et la tenait ainsi, à bras tendu, dans la direction voulue.

L'*Oiseau-Rouge* n'en entendit pas davantage et s'éloigna à tire-d'ailes en publiant partout qu'il avait vu le diable labourant un champ.

Elle est bonne celle-là, n'est-ce pas? Et pourtant il y en a bien d'autres sur le compte de ce brave Grenache, qui laisse dire et conter, sans quitter les manchons de sa charrue. On me dit qu'à la suite d'un accident qui a failli lui coûter la vie, il s'est retiré à *Saule-Hélène* (comté de Bagot bien entendu) où il mène la vie la plus simple et la plus modeste.

Vous me direz que les lecteurs de l'*Opinion Publique* sont trop sérieux pour qu'on puisse se permettre de leur raconter de pareilles légendes: et vous aurez raison peut-être. Mais voyez donc Alexandre Dumas, combien peu il se gêne de mettre sur le compte de son père des aventures non moins extraordinaires, non moins incroyables. Voulez-vous en juger vous-même? Ouvrez ses *mémoires*.

"Mon père, nous l'avons déjà dit (effectivement, sur ce sujet, il se répète souvent) à l'âge de vingt-quatre ans était un des plus beaux jeunes hommes qu'on put voir. Il avait ce teint bruni, ces yeux marrons et veloutés, ce nez droit qui n'appartenait qu'au mélange des races indienne et caucasique. Il avait les dents blanches, les lèvres sympathiques, le cou bien attaché sur de puissantes épaules, et malgré sa haute taille de cinq pieds neuf pouces, une main et un pied de femme.... Au moment où il se maria, "son mollet était juste de la grosseur de la taille de ma mère." La liberté dans laquelle il avait vécu aux colonies avait développé son adresse et sa force d'une manière remarquable: c'était un véritable cavalier américain, un *Gaücho*. Le fusil ou le pistolet à la main, il accomplissait des merveilles dont Saint-Georges et Junot étaient jaloux. Quant à sa force musculaire, elle était devenue proverbiale dans l'armée. Plus d'une fois, il s'amusa, au manège, en passant sous quelque poutre, à prendre cette poutre entre ses bras et à enlever son cheval entre ses jambes. Je l'ai vu, et je me rappelle cela avec tous les étonnements de l'enfance, porter deux hommes sur sa jambe pliée, et, avec ces deux hommes en croupe, traverser la chambre à cloche-pied. Je l'ai vu, dans un mouvement de douleur, prendre un jonc de grosseur moyenne entre ses deux mains et le briser en tournant une main à droite et une main à gauche.

"Le docteur Férus, qui a servi sous mon père, m'a raconté souvent que, âgé de dix-huit ans à peu près, lui, M. Férus, fut expédié à l'armée des Alpes, comme aide-chirurgien. Le soir de son arrivée, il regardait, au feu d'un bivouac, un soldat qui, entre plusieurs tours de force, s'amusait à introduire son doigt dans le canon d'un fusil de munition, et le soulevait, non pas à bras, mais à doigt tendu. Un homme, enveloppé d'un manteau, se mêla aux assistants et regarda comme les autres. Puis souriant et jetant son manteau en arrière:

"C'est bien cela, dit-il; maintenant, apportez quatre fusils."

"On obéit; car on avait reconnu le général en chef. Alors il passa ses quatre doigts dans les quatre canons et leva les quatre fusils avec la même facilité que le soldat en avait levé un seul."

"Tiens, dit-il, en les reposant lentement à terre, quand on se mêle de faire des tours de force, voilà comme on les fait."

Ces légendes du cheval enlevé entre les jambes, ces deux hommes à cheval sur le mollet, ces quatre fusils enlevés à doigts tendus, eurent, quand elles parurent, un succès de rire pyramidal, au grand étonnement de leur inventeur, qui, lui, croyait toujours ce qu'il écrivait.

A propos du cheval enlevé, j'ai pourtant une histoire authentique qui ne s'en éloigne guère. On sait que les cuirassiers de la Garde sont tous des hommes de choix, des mieux bâtis de

toute l'armée et même de tout le pays de France. Les chevaux qu'on leur fournit sont à l'équipolent dans leur espèce.

Or, le 2ème régiment des Cuirassiers de la Garde était caserné à Versailles, dans la caserne de Saint-Martin, ancien couvent, dont les escaliers sont très forts, très larges et de douce montée. Plusieurs cuirassiers causaient entre eux de jeux d'adresse, de tours de force. On vint à parler, et pour en rire bien entendu, du fameux enlèvement de cheval du général Dumas.

«Un des Cuirassiers, tout en riant comme les autres, se permit de dire : Vous riez bien, messieurs, mais la chose n'est pas aussi impossible que vous le paraissez croire.

—Allons donc ! auriez-vous, quelque part dans la mémoire, le pendant de cette histoire ? Alors, vite ! contez-nous ça, que nous riions plus fort encore.

—Je n'ai pas d'histoire à vous conter, mais un pari à vous proposer.

—Un pari ? va pour un pari. Propose, expose.

—Eh bien ! Messieurs, pour un pari de... disons, de six bouteilles de Bordeaux, je me fais fort, de prendre mon cheval à l'écurie et de le porter dans ma chambre, au premier étage sur mes épaules, et de l'en descendre de la même façon.

Et les rires d'éclater plus fort.

—Etes-vous sérieux compagnon ? hasarda un des interlocuteurs.

Eh parbleu ! puisque le pari est ouvert.

Tenu ! Tenu ! s'écrièrent alors dix voix à la fois.

Et le cuirassier s'éloigna, gagnant vers l'écurie, en leur disant. J'aurai mon tour tout à l'heure. Votre bordeaux me fera rire.

Le cheval—un cheval d'un poids de quinze cents livres, est amené au pied de l'escalier. Comme le cuirassier l'avait dit, il se place dessous, l'enlève et le porte dans sa chambre, au milieu d'applaudissements frénétiques.

Le tour n'était qu'à moitié fait. Il fallut descendre. Le cuirassier se colla de nouveau le dos au ventre de son cheval, puis descendit une, deux, trois marches : mais arrivé là, le cheval qui trouvait un point d'appui sous ses pattes de derrière, se cabra et se rabattit sur le pallier.

Des huées, des moqueries accueillirent ce mouvement de la bête. Evidemment, le pauvre cuirassier avait perdu son pari.

Lui, souriant à ses compagnons déjà triomphants, reprend le cheval à dos et descend les escaliers à reculons.

En remontant chez lui, il trouva ses six bouteilles de bordeaux dans sa chambre ;—mais ses compagnons s'étaient éclipsés.

« Je vais bien rire, tout de même, se dit-il à part lui, puisque je ris le dernier. »

Le professeur Day, de la Floride, rendrait cependant des points au cuirassier de la garde. En 1863, M. Day était engagé comme volontaire dans l'armée sécessionniste. Un journal du temps en parlait en ces termes :

« M. Day jouit d'une taille de six pieds et demi anglais et ne pèse pas moins de trois cent dix livres ! C'est le plus bel homme de son régiment,—nous le croirions sans peine, et c'est aussi le plus fort de tout le pays. On l'a vu enlever en se jouant, une balle de douze cents livres sur ses épaules. Une autre fois, il a soulevé une barrique de whiskey jusqu'à la hauteur de ses lèvres et s'est mis à boire à même la bonde. » On ne dit pas ce qui en est resté.

On cite encore de lui un exploit qui l'a fait condamner à cinq cents dollars d'amende, par la cour de Circuit de Landerdale. Voyant passer un de ses ennemis monté sur un jeune cheval il saisit dans une seule étreinte l'homme et la bête, qu'il jeta, sans souffler, par-dessus une barrière.

Ajoutons—chose rare à mentionner,—que le Goliath Floridien est un savant dans toute l'acception du mot, et que l'épithète de professeur dont il fait précéder son nom n'est pas un titre de convention. M. Day est un profond mathématicien et un linguiste encore plus distingué. Outre les langues mortes qu'il possède à fond, il parle couramment six langues vivantes.

En France, on pourrait en faire indistinctement un membre de l'Académie ou un tambour-major de la Garde. Que la Floride soit frère de son grand homme !

Au mois de juin 1865,—mourait à Dighton, un individu, que sa force prodigieuse a fait passer dans tout le Massachusetts, à l'état de héros légendaire. Porter un porc gras sous chaque bras ; briser une barre de fer entre ses doigts, aussi facilement qu'un tuyau de pipe ; prendre une barrique de cidre à la force des poignets et boire à la bonde, ces bagatelles n'étaient pour lui qu'un jeu, il ne s'en faisait pas gloire. Mais on cite de lui des traits que la force humaine n'a jamais surpassés, ou peut-être même jamais égalés. En voici un exemple. Un charretier conduisait aux environs du village une tonne de charbon de terre : une roue se rompit dans le chemin ; le cheval s'abattit et se cassa la jambe ; le charretier courut aux habitations pour chercher de l'aide. Quand il revint, le cheval et la voiture avaient disparu. On les retrouva, à cents pas de là dans la clairière d'un bois qui bordait la route. On cria au miracle ; puis, quand toute la population fut accourue, Briggs se montra et rit au nez des paysans.

Une autre fois, il se permit une mystification qui faillit lui coûter cher. Il y avait, dans une église voisine, une cloche magnifique, don d'une âme pieuse et pesait trois mille livres. Cette cloche tomba un jour du clocher, en effondrant les plafonds. On accourut, puis on remit au lendemain pour relever

la cloche, qui n'avait point de mal. Le lendemain, en effet, des charpentiers furent appelés, une solive ajustée et des cordes passées dans des poulies pour enlever la masse métallique ; mais au moment où elle commençait à quitter terre, elle se mit à sonner toute seule, et le battant à carillonner, comme en un jour de fête. Les ouvriers lâchèrent prise et la cloche tomba lourdement sur le sol. Une sainte terreur s'empara de la foule qui crut la cloche ensorcelée. Ce fut bien autre chose encore, quand on la vit se soulever comme une boîte qui s'ouvre. Mais la panique ne dura pas longtemps ; on ne tarda pas à voir apparaître Briggs qui sortait de sous la cloche comme il était entré. Seulement il avait en aussi peur que les assistants, quand il avait vu retomber cette masse énorme qui l'aurait infailliblement écrasé si elle avait tant soit peu dévié de la verticale.

A. N. MONTPETIT.

(A continuer.)

A TRAVERS MES LIVRES.

Il n'est pas sans intérêt pour le lecteur de connaître ce que pensent chez nos voisins, les chefs d'opinion, sur les grands événements dont la trame se déroule sous leurs regards observateurs et réfléchis.

M. Charles Sumner, du Sénat des Etats-Unis, a publié un livre sur la guerre franco-allemande, et c'est de ce livre que je voudrais vous dire un mot aujourd'hui.

M. Charles Sumner, on le sait, n'est pas le premier venu. Il s'est fait un nom considérable dans la politique ; et l'influence dont il jouit auprès de ses concitoyens, donne à sa parole une autorité légitime et un grand poids.

Je sais bien que nous avons raison d'en vouloir à M. Sumner, qui aurait pu, dans des circonstances que je n'ai pas besoin de rappeler, ménager un peu plus notre amour-propre et notre orgueil national.

Gardons-nous rancune à l'illustre sénateur pour certaines appréciations un peu cavalières, pour certain défi que, heureusement, nous n'avons pas eu à relever ?

Ah ! bah, est-ce qu'il n'est pas convenu, depuis le traité de Washington, que nous sommes aux petits soins avec la république ; que nous nous serrons les deux mains chaque fois que l'occasion s'en présente, et que nous finirons par nous embrasser étroitement dans des transports de la plus vive amitié ?

Sans doute, cela est convenu. Aussi pouvons-nous espérer ne plus voir désormais les armées lilliputiennes du fédéralisme prendre nos villages-frontières pour théâtres d'exploits chevaleresques dont l'illustre Don Quichotte eut été jaloux.

M. Charles Sumner, selon M. Michel Chevalier, est l'un des citoyens les plus distingués de son pays ; il a exercé une influence suprême sur les événements dont la grande république a été le théâtre depuis le moment où, en 1861, le Sud déclara qu'il brisait l'Union et s'empara, à coups de canon du fort Sumter, situé dans la rade de Charleston. M. Charles Sumner n'a pas figuré sur les champs de bataille ; il était ailleurs, au Sénat des Etats-Unis, d'où l'on peut dire qu'il a été le directeur politique de la lutte.

« D'autres, et il serait injuste de ne pas nommer ici le président Lincoln et le secrétaire d'Etat, M. Seward, ont puissamment contribué, par la solidité de leur caractère et par la confiance qu'ils inspiraient, à soutenir le courage et les résolutions du Nord dans les temps difficiles où l'organisation militaire manquait totalement et où l'on éprouvait des revers. Mais la pensée d'extirper l'esclavage, d'obliger les Etats à esclaves à modifier leur régime intérieur de façon à rendre impossible le rétablissement de la servitude sous un autre nom ; l'idée d'assimiler, par la loi, le noir et le mulâtre au blanc, assimilation à laquelle jusque là les mœurs répugnaient aussi profondément que les lois, ont été propres à M. Charles Sumner plus qu'à personne, et furent la base d'un plan qui a triomphé par l'indomptable volonté et l'éloquence toujours prête de cet homme d'Etat. On peut donc dire de M. Charles Sumner, qu'il est, à lui seul, une opinion publique. »

Voilà l'homme, tel que le juge un écrivain français, dont l'autorité en la matière est incontestable. Maintenant, suivons M. Chevalier dans l'appréciation de ses opinions.

Sur le fait de la déclaration de guerre, M. Sumner donne tous les torts à la France. Et n'a-t-il pas raison ? Se lancer avec une telle légèreté dans une pareille entreprise, n'est-ce pas le comble de la folie ? Non-seulement le gouvernement eut le vertige, mais le Corps Législatif, mais le Sénat furent insensés. Et quel stupide engouement sur la place publique. On tenait pour certain qu'on irait à Berlin par journées d'étape. Et pourtant, il eut été facile de constater, lorsque le maréchal LeBœuf déclarait avec emphase que la France était archi-prête, prête jusqu'au dernier bouton de guêtres, qu'elle n'avait pas le tiers de l'effectif de l'ennemi ; que le régime de l'armée était détestable ; que l'éducation des officiers avait été déplorablement négligée ; qu'il n'y avait pas un chef qui sût commander de grandes opérations et sur lequel on pût compter comme sur un stratège éprouvé.

M. Sumner déteste la guerre, qu'il regarde comme un acte barbare. Il l'assimile au duel entre particuliers. Rien n'était plus commun que le duel au moyen-âge ; c'était un moyen légal de vider les contestations ordinaires, les procès civils. L'auteur consacre, à ce sujet, un chapitre plein d'érudition.

M. Sumner, qui veut le rapprochement des peuples, appelle de ses vœux une organisation européenne qui ferait de l'Europe quelque chose d'analogue à l'Union Américaine, et qu'il appelle les Etats-Unis de l'Europe.

« Sur ce point, lui répond M. Michel Chevalier, il me semble que la victoire de la Prusse devrait inspirer à l'illustre orateur beaucoup d'appréhensions. C'est en effet un événement dont la conséquence nécessaire est que les meilleures tendances de la civilisation européenne soient bouleversées. Adieu les espérances de paix et de concorde ! L'Europe ne peut plus être qu'un camp. Les douze cents mille hommes de la Prusse, constamment prêts à entrer en campagne avec leurs canons Krupp, provoquent l'organisation des mêmes armements chez tous les autres peuples. Le cri d'angoisse poussé par l'infortuné roi des Lombards Didier, quand du haut des tours de Pavie il aperçut l'armée formidable de Charlemagne : *Du fer, du fer, grand Dieu, que de fer !* les hommes sages et éclairés auront à

le répéter partout. Qu'ils sont loin alors les *Etats-Unis d'Europe*, tant désirés de M. Sumner ! et à qui la faute ? Je suis persuadé que nous aurons de lui, quelque jour, un beau discours sur ce sujet. Il ne peut manquer d'apporter à la civilisation européenne, menacée par le despotisme militaire, le secours de son éloquence, qui vaut une armée. »

M. Sumner n'est pas tendre pour la Prusse, lorsqu'il arrive à parler de l'annexion forcée de l'Alsace et de la Lorraine. Il s'élève avec force contre cette violence, qu'il dépeint comme une violation du droit international et un outrage à la liberté des peuples.

Vous êtes, dit M. Sumner, en s'adressant au cabinet prussien, vous êtes partisan de l'unité nationale en Allemagne, et vous avez raison. Vous l'êtes avec passion, et je vous en admire. Mais si l'unité nationale est bonne chez vous, elle l'est de même ailleurs, elle l'est en France. Laissez donc à votre ennemi deux provinces où tout proclame que la France en est la patrie chérie. Et si, parce qu'une partie de la population alsacienne parle encore allemand, c'est une raison pour que vous les forciez de rentrer dans le giron de l'empire d'Allemagne, il s'ensuit que vous êtes fondé à envahir la Suisse allemande, qui jadis était comprise dans l'empire d'Allemagne et parle universellement l'allemand. Que dis-je, la Suisse. Vous pourriez tout aussi bien revendiquer une partie de la Pensylvanie, et prétendre être souverain à Chicago !

Il y a à la fois beaucoup de force et de finesse dans cette argumentation.

M. Sumner résout dans le sens de l'équité la question de l'indemnité de guerre. En principe, il admet que le vainqueur en demande une au vaincu. Mais, dit-il, c'est le cas d'agir avec modération. On sait ce qu'a été la modération prussienne. Jamais, depuis que le monde est monde, on ne vit un peuple abuser de la victoire sur un voisin au point de lui demander une telle rançon. Et puis, outre la somme d'argent, au profit du trésor prussien, il y a tout ce que les individus ont exigé ou ont pris.

Une des conclusions du livre de M. Sumner, c'est que les armées permanentes sont le fléau des états. Pour des chefs ambitieux, c'est, dit-il, une incitation à poursuivre la gloire militaire, désespoir des familles et ruine des états. Le parlement anglais a le soin constant de réduire l'armée permanente au minimum, et de n'en garder que la moindre partie dans les îles britanniques.

Aux Etats-Unis, M. Sumner rappelle avec un légitime orgueil qu'aussitôt après avoir terminé la guerre de la Sécession, qui avait obligé le Nord à lever un million de soldats, on procéda au licenciement de cette armée qui, après deux ans, était réduite à l'effectif de deux ou trois divisions françaises.

Tout cela est juste, tout cela est vrai, sans doute ; mais comment la France peut-elle se passer d'armée permanente ? Comment l'Autriche pourrait-elle désarmer ? Les Etats-Unis étant seuls puissants sur ce continent, une fois la rébellion du Sud accablée, rien ne s'opposait plus à ce que leur armée fut licenciée et dispersée aux quatre coins de la république. Mais en peut-il être de même pour une nation européenne ? Non, évidemment ; et l'Angleterre, toute isolée qu'elle est dans son île, éprouve le besoin de réorganiser ses forces, et de les préparer aux éventualités de l'avenir, en les mettant à portée d'acquiescer tous les développements du progrès et de la science moderne.

M. Sumner espère que le droit international reconnaîtra, par l'assentiment général des cabinets, la règle de l'arbitrage avant les hostilités. De même, dit M. Chevalier, que des tribunaux d'hommes ou des conférences d'amis préviennent un grand nombre de duels, il estime que l'arbitrage ajusterait la majeure partie des différends entre les Etats et empêcherait la plupart de ces duels nationaux qu'il considère comme la reproduction en grand des rencontres individuelles au pistolet ou à l'épée.

Ce système d'arbitrage a réussi, dans tous les cas, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, dans l'affaire de l'*Alabama*.

UN SOLITAIRE.

LE CITOYEN JACQUES.

Voir No. 41.

Tout à coup, dans les airs, retentit le son lugubre d'une trompette guerrière.

Un bruit strident et sonore fait raisonner les échos voisins des mille voix de la guerre, et se répétant de rocher en rocher, va porter le trouble et l'effroi dans les âmes.

C'est la voix du canon !

Un nuage épais de poussière cache derrière lui des légions de combattants.

C'est l'étranger qui envahit le sol sacré de la patrie !

C'est l'invasion sacrilège !

A cette attaque imprévue, les âmes perdent courage.

On parle de prendre la fuite.

On s'enfuit !

—A moi ! crie une voix forte et sonore.

Toute une populace se retourne et regarde.

Un homme apparaît portant l'oriflamme patriotique sur lequel se lisent ces mots écrits en lettres de feu : *La patrie est en danger* ;

Un homme, avec un regard de flamme, avec une voix de stentor, avec un port de géant, avec un geste imposant !

Il parle : le silence règne.

Il dit :

Que la patrie est en danger ;

Qu'il faut courir aux armes ;

Que l'ennemi est aux portes de la ville ;

Qu'il faut l'en chasser ;

Qu'il faut vaincre ou mourir ;

Qu'il s'ensévelira, s'il le faut, sous les ruines de sa patrie.

Il dit et vole au-devant de l'ennemi.

Ces paroles raniment les courages, cet exemple excite les volontés.

Vive le citoyen Jacques ! crie la multitude.

Et la multitude court aux armes.

Alors on entendit comme un bruit effroyable : des cliquetis d'armes, des imprécations, des chants guerriers, des braves frénétiques, des sons de trompette et de tambour, des hennissements de chevaux, des paroles de commandement.

Et par-dessus tout cela, la voix ronflante du canon et l'aigre sifflet de la fusillade.

Un moment un tourbillon de poussière enveloppa assiéger et assiégés ; il n'y eut plus de drapeau ; il n'y eut plus de chefs ; la mort seule semblait vivre pour grossir l'œuvre du carnage.

Longtemps le combat fut indécis. Une voix, cependant, se fit entendre encore. Elle était terrible et menaçante : elle disait: Frères, mourons!

C'était la voix du citoyen Jacques. Et les frères du citoyen Jacques voulurent mourir. Ils s'enfoncent dans les rangs ennemis. Ils sèment la mort sur leur passage.

Une troisième fois la voix de Jacques se fit entendre. Elle disait: Victoire!

En effet, l'ennemi se ralliait en grande hâte pour retraiter. Jacques avait sauvé la patrie!

Le citoyen Jacques revint à sa chaumière cultiver le petit champ de ses pères.

On avait voulu louer son courage, récompenser son mérite, faire une ovation au sauveur de la patrie: il refusa. Il dit qu'il avait fait ce qu'il devait faire!

Ah! c'est qu'il aimait son pays, le citoyen Jacques!

Pour lui, rien de beau, rien de grand, rien de noble comme servir sa patrie: sa patrie, qui l'avait accepté dans son sein; sa patrie, qui était le berceau où il était né, où il avait grandi, où il avait vieilli; sa patrie, qui possédait les restes mortels de ses pères, le lieu où il lui faudrait les rejoindre un jour.

Pour Jacques, la patrie était tout cela. Et Jacques était encore jeune qu'il avait déjà ces sentiments.

Et, en vieillissant, ces sentiments n'avaient fait que s'accroître dans son âme ardente et dévouée.

Après son Dieu, Jacques n'aimait rien tant que son pays. Aussi, comme il s'efforçait à faire le bien! comme son patriotisme n'était pas stérile! On le retrouvait à la tête de toutes les entreprises louables et utiles.

Il aidait de ses conseils et de son expérience le jeune homme.

La jeunesse! Oh! avec quel amour il lui parlait! comme il se complaisait avec elle!

Il voyait en elle l'espoir futur de la patrie.

Et Jacques vieillissait entouré du respect et de l'amour des siens.

Jacques avait un fils, un fils unique. Tous les sentiments d'affection paternelle, qui germent dans le cœur de l'homme, se concentraient sur cet objet si tendre.

Le fils de Jacques avait atteint sa dix-huitième année. Comme son père, il était robuste et fort. Son travail suffisait pour entourer la vieillesse du citoyen de toutes les commodités de la vie.

Les jours coulaient heureux pour Jacques. Il consacrait ses loisirs à étudier les institutions, les progrès et la marche des événements dans son pays. Et ses sentiments d'affection pour son fils grandissaient à mesure qu'il le voyait grandir.

Pauvre Jacques, il ignore le sort qui l'attend!

Un jour, jour néfaste dans la vie du paisible citoyen, un décret partit de l'autorité régnante autorisant la conscription.

La conscription! c'est le désespoir de la veuve qui n'a qu'un fils; c'est la douleur cuisante de la mère, c'est la désolation du vieillard.

Le fils eut un mauvais numéro. Jacques ne faiblît point à cette nouvelle.

Mon fils, dit-il, tu vas partir pour l'armée, tu vas servir ton pays: c'est bien! Moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai payé ce tribut à ma patrie. Je te sacrifie, car on appartient plus à son pays qu'à sa famille. Vas, sois brave, et reviens pour consoler la vieillesse du vieux Jacques.

Et le fils partit!

Jacques vécut seul des petites épargnes du passé. Et les yeux du vieillard toujours mouillés de larmes, se tournaient toujours vers la terre étrangère où combattait son fils.

Et l'orgueil du citoyen était toujours plus grande que l'orgueil du père, chaque fois que le bulletin de l'armée marquait une victoire et l'avancement de son fils.

Ce temps d'émotion dura longtemps encore. Jacques tenait ferme à la vie.

Le soir, le voisinage se réunissait dans sa chaumière. Dans ces réunions, Jacques était l'âme de la conversation. Sa voix était pénétrante et toute son âme était sur ses lèvres. Il parlait de sa jeunesse.

Il disait qu'un jour terrible avait traversé sa longue vie; que ce jour-là, tout un peuple s'était levé, animé d'une grande colère, parce qu'il avait longtemps souffert; que les souffrances du peuple étaient montées jusqu'au palais de Dieu; que ceux qui avaient tyrannisé la patrie n'avaient pu trouver grâce devant lui; que des institutions séculaires s'étaient écroulées avec fracas, emportant dans leur chute les hommes qui s'en étaient fait ses défenseurs; qu'enfin le peuple était resté vainqueur et que dans son enthousiasme, il avait élevé une statue à la liberté sur le piédestal de laquelle il avait écrit ces paroles consolantes:

Droits égaux et justice égale.

Et Jacques, en rappelant ainsi son passé, semblait rajeunir aux yeux de ceux qui l'écoutaient. Sa voix était tantôt tendre et sympathique, tantôt mâle et vibrante. Son œil disait son courage: il jetait des éclairs et versait des larmes.

Ainsi vécut le citoyen Jacques!

A sa mort, ceux qui l'avaient connu dirent: La patrie a perdu un dernier défenseur.

Pendant longtemps après, on vit un beau jeune homme, portant des épaulettes d'officier, s'agenouiller sur le champ où reposait le citoyen Jacques; le fils n'avait pu revoir le père vivant.

Brave citoyen! ton nom mériterait d'être placé à côté de celui des grands hommes, et ta statue trôner au temple du panthéon. L'histoire n'a pas raconté tes vertus, mais dans le coin de la terre où tu vécus, la tradition populaire tresse chaque jour une couronne d'immortelles qu'elle dépose sur la tombe du citoyen Jacques.

EDMOND LAREAU.

REVUE ÉTRANGÈRE.

La question des alliances est discutée plus que jamais depuis que l'état militaire et les préparatifs de la Russie sont mieux connus. En vue des difficultés que pourrait soulever la question d'Orient, les hommes politiques, en Autriche surtout, discutent plus que jamais, la nécessité des alliances. On dit qu'en prévision d'une reprise d'hostilités avec la France, l'Autriche appuierait la Prusse, celle-ci, s'engageant à soutenir l'autre, dans le cas d'un conflit avec la Russie. L'Italie et l'Espagne pencheraient aussi du côté de la Prusse. On se demande alors si la France marcherait avec la Russie. On ne compte plus l'Angleterre.

La question relative au traité commercial anglo-français dont

l'abrogation menaçait de créer toute une révolution sur les marchés de l'Angleterre; est définitivement réglée. Les deux parties sont arrivées à un compromis par lequel on fera subir au traité d'importantes modifications.

On dit de nouveau dans les cercles politiques, que M. de Bismark a offert au gouvernement français de rendre la forteresse démantelée de Metz, à la République, en échange de la cession à la Prusse de la possession française de Pondichéry, ou du territoire français en Cochinchine.

M. Thiers a fait son testament politique, par lequel il recommande pour son successeur à la présidence de la République française, M. Casimir Périer, dont le nom est populaire en France.

M. Thiers a été affecté, dit-on, par la mort soudaine de son ami et collègue Lambrecht, et sa santé n'est pas aussi bonne.

Casimir Périer, est le fils de l'illustre homme d'état, Casimir Périer, qui fut ministre sous Louis Philippe.

Les Bonapartistes se remuent et intriguent toujours. Après avoir dit que les Légitimistes et les Orléanistes auraient pu faire ce qu'ils auraient voulu, il y a quelque temps, Gaillardet ajoute que maintenant le parti radical et le parti bonapartiste, sont les plus dangereux ennemis du gouvernement actuel.

Il se passe souvent des scènes qui prouvent combien l'armée est divisée.

On s'inquiète, dans le monde financier, de la conduite de la Prusse, qui entasse et enlève à la circulation les millions et les milliards que la France lui paie. Comme ce procédé injuste et mesquin menace d'être funeste non-seulement à la France, mais encore à toute l'Europe, les nations qui ont abandonné la France se plaignent maintenant de la Prusse. L'Angleterre, bien entendu, est la première à s'indigner. A propos, Gaillardet répond à ceux qui demandent la raison des sympathies des Anglais pour Napoléon de Sédan:

"Ils ne comprennent pas, dit-il, qu'en Angleterre le sentiment se règle sur l'intérêt, et que les manufacturiers anglais voient, dans une restauration impérialiste en France, la consolidation du libre échange menacé par la République actuelle, et par tout autre gouvernement qui ne sera pas celui de M. Rouher et de Napoléon III. Voilà le secret de la popularité réelle dont l'exilé de Chislehurst jouit dans la Grande-Bretagne."

PRUSSE.

Les ouvriers organisent des grèves pour la diminution des heures de travail et l'augmentation des gages. Bismark veut arrêter cela; que va faire le grand manitou de l'Europe?

ANGLETERRE.

La question à l'ordre du jour est celle de l'alliance projetée de l'aristocratie anglaise et tory avec les ouvriers, les radicaux; mais on croit que les exigences des radicaux vont rendre cette alliance impossible; à moins que messieurs les lords veuillent se faire socialistes; c'est un peu fort; ce serait l'égoïsme poussé jusqu'au désintéressement, si la chose était possible.

ÉTATS-UNIS.

Les Mormons se sont laissés arrêter et même condamner jusqu'à présent. On dit que Brigham Young et ses adeptes se proposent de laisser les États-Unis pour aller s'établir à Saint-Domingue, où ils pratiqueraient plus librement leurs sublimes doctrines.

C'est une grande affaire de savoir si Tweed, le chef des grands voleurs de la corporation de New-York, ne sera pas nommé sénateur aux prochaines élections.

Le World dit que son concurrent, M. O'Donovan Rossa, est un fort honnête homme et qu'il recevra le suffrage de tous les honnêtes gens de son district; mais il ajoute qu'il y a très-peu d'honnêtes gens dans ce district, qui porte le no. 10, et qui est le plus sale égout politique des États-Unis, en sorte que M. Tweed est peut-être bien le représentant qui lui convient.

Voilà quelque chose de consolant pour les honnêtes gens!

L. O. DAVID.

MORT D'UN CANADIEN.

Dans les feux qui ont dévasté dernièrement le Nord-Ouest, des centaines de personnes ont péri dans les flammes ou ont été suffoqués par la fumée.

Parmi les canadiens qui ont trouvé la mort dans ces pénibles circonstances, les journaux de St. Paul mentionnent M. Joseph Clément, de Peshtigo, Wisconsin, frère de M. O. Clément, du département des postes.

Trois jours avant l'incendie, M. Clément avait épousé Melle. Trudel, fille de M. Théodule Trudel, de Menomonee. Et il était allé lorsque le feu embrasa en un instant un plein nuit tout le village de Peshtigo. Il n'eut que le temps de s'enfuir rapidement avec sa femme qu'il transporta dans ses bras à travers les flammes. Le malheureux couple rencontra peu de temps après un homme en voiture qui s'enfuyait après avoir vainement essayé de sauver sa femme et sa famille. M. Clément lui demanda de sauver sa femme et dit qu'il ferait de son mieux de son côté pour échapper aux flammes. Le fugitif y consentit et M. Clément suivit la voiture de toute la vitesse de ses jambes. Malheureusement la fumée le suffoqua et il tomba raide mort sur la route. Sa femme se tirait aux cheveux de désespoir et voulait aller au secours de son mari tombé le long de la voie, mais son compagnon la retint fermement et parvint à la sauver. La jeune et inconsolable femme ne fut retrouvée par son père que deux jours après au milieu d'un marais et entourée de cendres fumantes. Le cadavre du malheureux Clément fut retrouvé presque même temps.

M. Clément est natif de St. Eustache et il est parti à l'âge de 17 ans pour se rendre dans l'ouest où il agissait comme peintre. Il était fort estimé et il avait 21 ans et onze mois lorsque la mort est venue le dérober aux affections de sa famille et surtout de celle qui venait de lui être unie.

HISTORIETTES ET FANTAISIES.

ÉTRANGE HISTOIRE.—Il y a environ dix ans, le capitaine d'un bâtiment de guerre se laissait bombarder ou conduire aux pieux des autels—ça revient au même, disent les mauvaises langues—par la plus ravissante personne de Soleure. Il n'y a rien à dire contre cela: la chose se voit dans les meilleures familles. Mais notre capitaine eut beaucoup à dire contre son gouvernement lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour un voyage qui devait durer peut-être des années. Et il faut vous dire que la lune de miel brillait encore dans un ciel sans nuage. Cependant, il dut s'exécuter.

Passons le déluge qui s'en suivit. Six mois après le départ de son mari, la belle éplorée, apprit que le navire qu'il com-

mandait, s'était brisé sur un écueil, et que tout l'équipage avait péri, corps et biens; nouveau déluge. Six années s'écoulèrent, et comme rien ne vint contredire les faits ci-dessus, la femme se pendit... à un second mari.

Il y a quelques jours, le capitaine arrivait à Soleure, et y trouvait sa femme, escortée de trois enfants qu'elle avait eus de son second mariage. Tableau navrant. L'affaire doit se porter devant les tribunaux.

UN MOT AUX JEUNES FILLES.—La femme qui ne cherche pas à se rendre aimable et gracieuse, n'est pas une véritable femme. Dieu veut que la femme plaise, et elle doit obéir à cette volonté du Créateur. Mais, jeunes et charmantes amies, mettez bien dans vos jolies têtes que vous ne plairez jamais seulement parce que vous portez des habits riches et élégants; non, pour plaire, il faut que vous soyez bonnes, dévouées, en un mot, que vous soyez des femmes de cœur.—Saturday Review.

"Des idées!" dit un écrivain célèbre, "c'est comme la barbe; les hommes en ont, quand ils commencent à vieillir, et les femmes, jamais." L'infâme!!

Les hommes sont comme les patates, ils ne se doutent pas que d'un moment à l'autre, ils peuvent tomber dans l'eau chaude.

Tout ce que le roi Midas touchait se convertissait en or; maintenant, touchez un homme avec de l'or, et le plus souvent vous en ferez un misérable.

NOUVELLE MANIÈRE DE SE BATTRE EN DUEL.—Les deux adversaires prennent un poison violent et ils tirent à pile ou face, lequel des deux prendra le seul émétique qu'il y a dans la chambre.

On demandait: lequel des employés publics réunit dans son nom le ciel et la terre? C'est Globesky (Globe-and-sky.)

BRIDGEPORT, Conn., Sept. 1871.

MM. D. GERVAIS & CIE. Messieurs,—C'est avec beaucoup de plaisir, que nous donnons notre opinion, sur la "Roue Patentée de Sarven." Nous en avons fait usage pendant les huit ou neuf dernières années, pour toutes sortes de voitures, depuis le léger wagon à trotter, jusqu'au lourd véhicule de cinq tonneaux. D'après notre propre expérience, nous ne pouvons qu'en recommander l'usage le plus fortement possible. Durant la dernière saison, nous l'avons appliquée aux wagons et de cirques et de ménageries, parce que, dans notre opinion, c'était la seule roue convenable pour ces voitures, qui font de très-longes trajets avec de fortes charges. Aucune de ces roues, à notre connaissance, n'a manqué. Leur construction particulière et le choix judicieux des matériaux employés dans leur confection, nous permet de dire, avec certitude, que ces roues ne manquent jamais, par suite de défaut dans leur construction. C'est parce que nous sommes convaincus que la "Roue Patentée de Sarven" est la meilleure qui soit fabriquée, que nous sommes si forts en sa faveur.

Vos dévoués, etc.,

HALL-FRÈRES,

2-44b de la Cie. Manufacturière de HALL-FRÈRES.

MARCHES DE LA SEMAINE DERNIÈRE.

Table with columns for MONTREAL and QUEBEC, listing prices for FLOUR (FARINE) and Poultry (VOLAILLES).

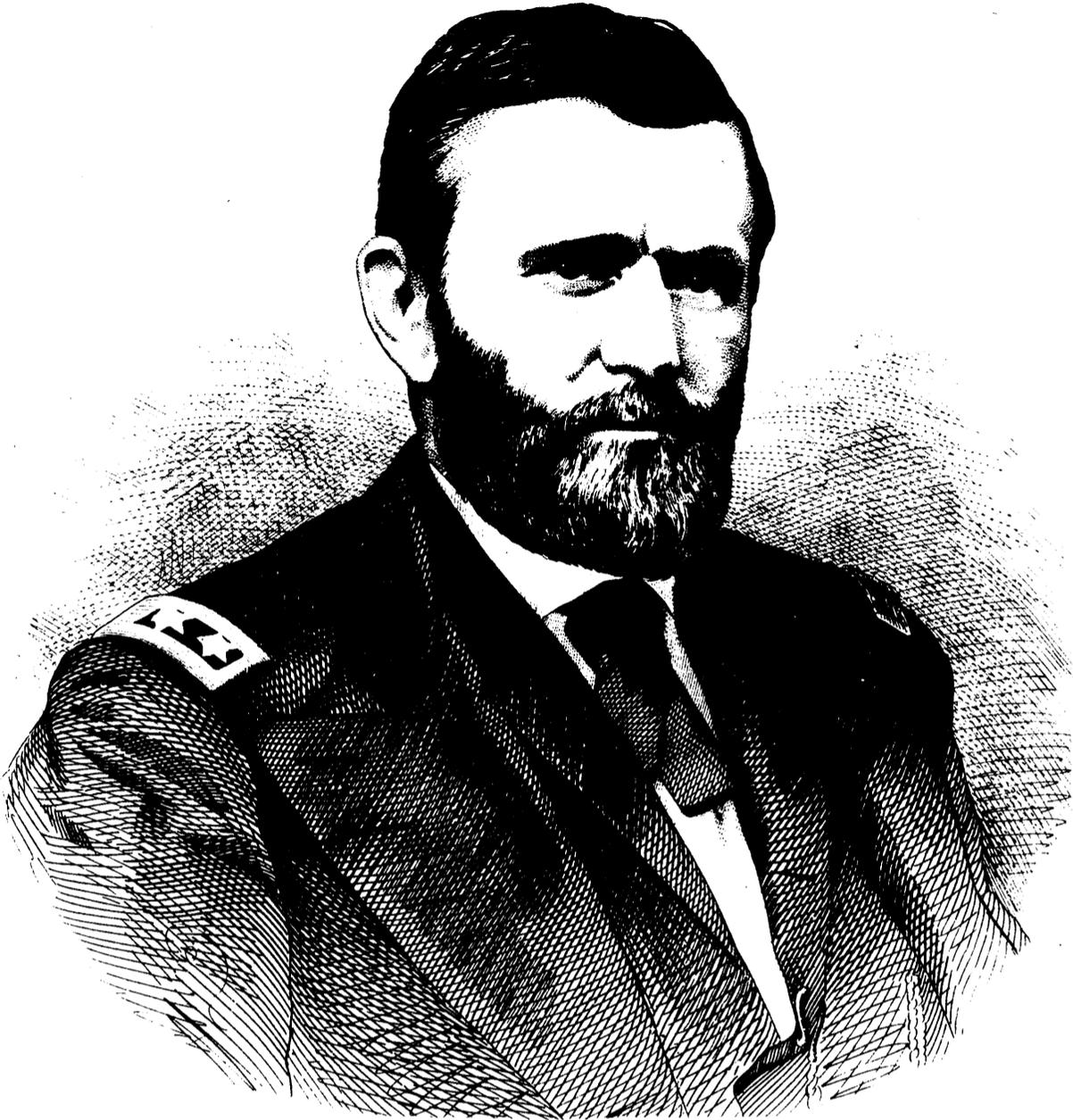
Table with columns for MONTREAL and QUEBEC, listing prices for MEAT (VIANDES) and BUTTER (BEURRE, etc.).

Table with columns for MONTREAL and QUEBEC, listing prices for DIVERS (miscellaneous goods).

Table with columns for MONTREAL and QUEBEC, listing prices for GRAINS.

Table with columns for MONTREAL and QUEBEC, listing prices for ANIMAUX (livestock).

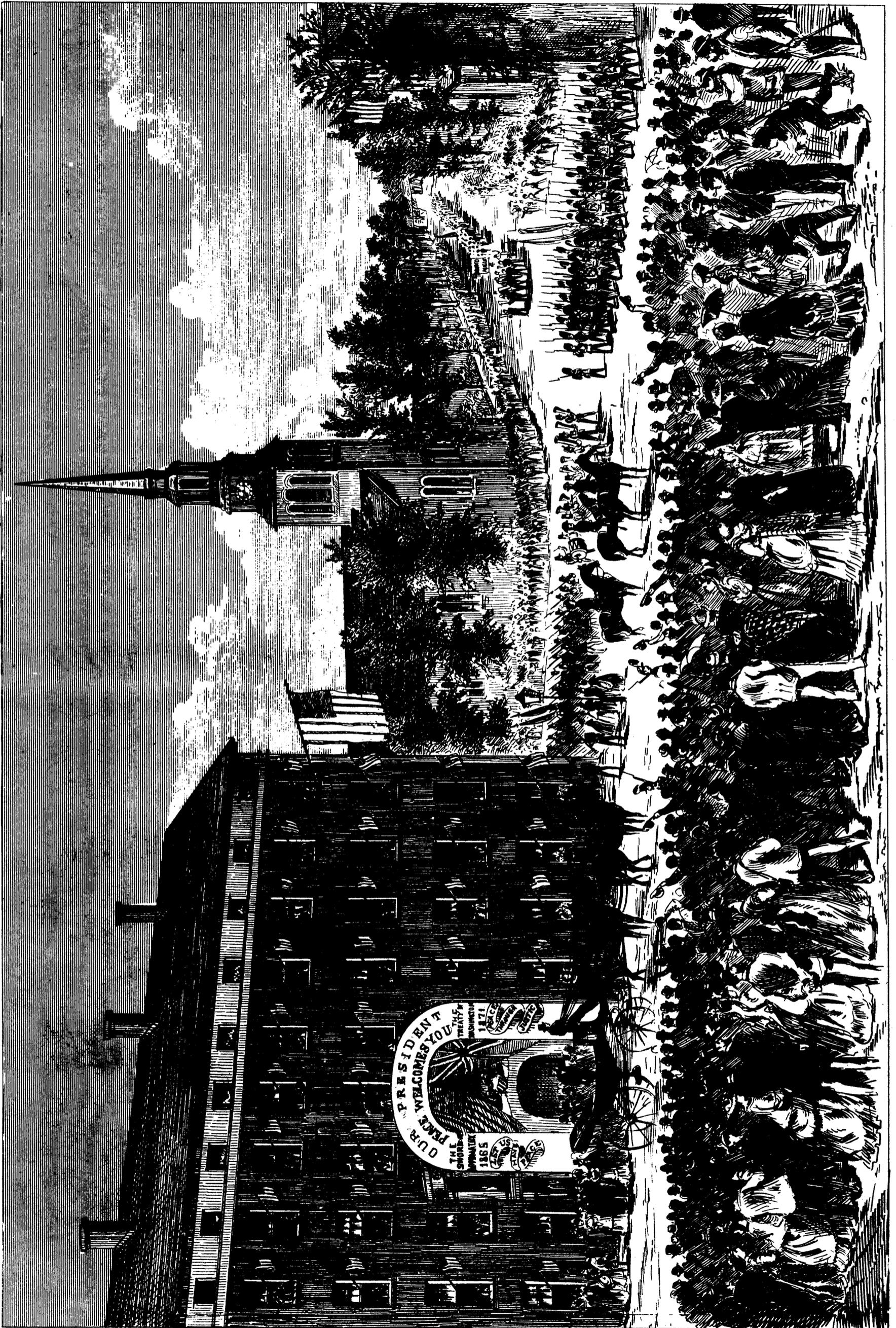
*Le prix du marché de Québec nous est donné par M. H. C. Bossé, marchand à commission, Québec.



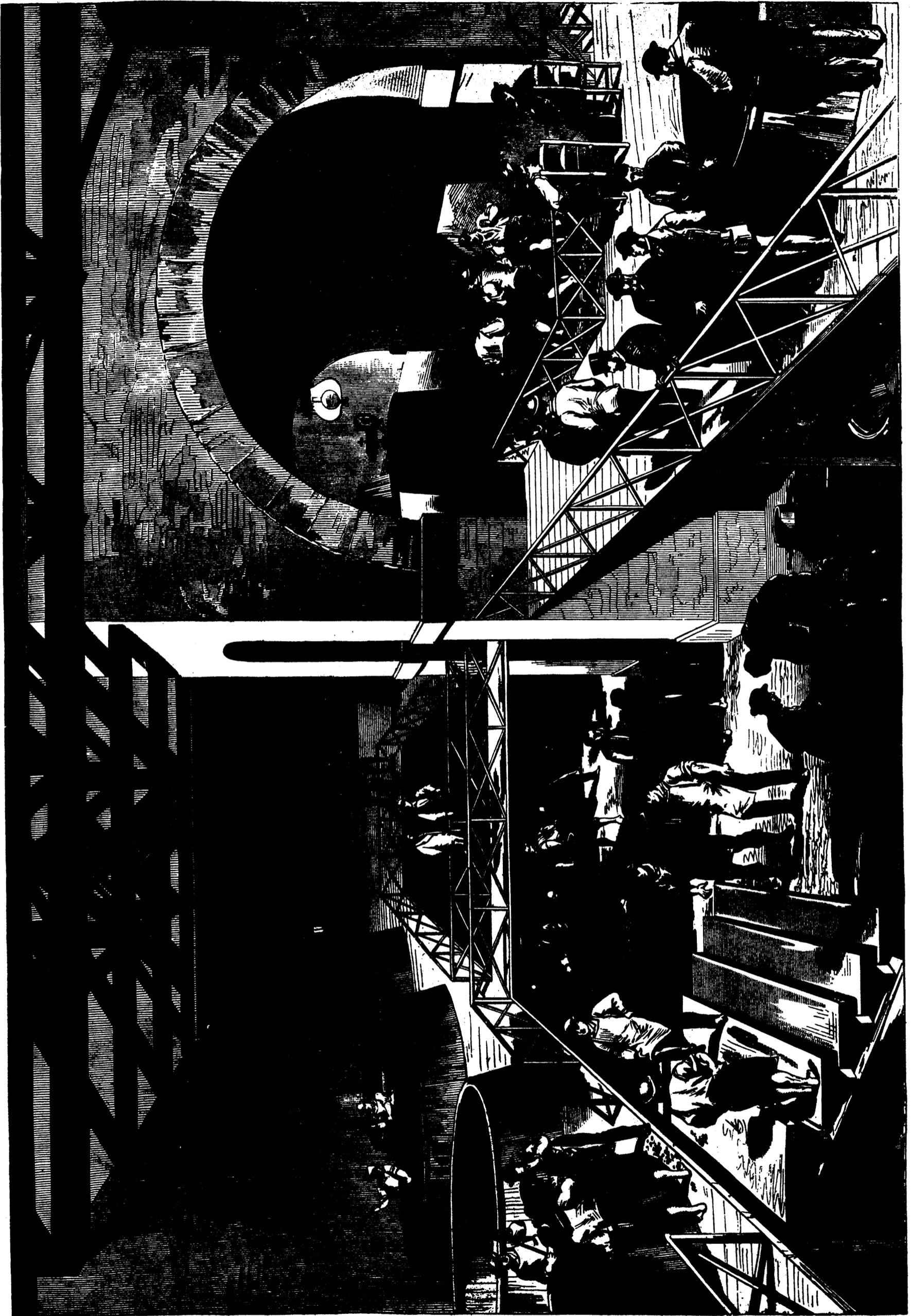
LE GÉNÉRAL GRANT, PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.



MANITOBA.—LES VOLONTAIRES EN ROUTE POUR REPOUSSER LES FÉNIENS.



OUVERTURE DU CHEMIN DE FER ENTRE BANGOR ET ST. JEAN, N. B.—CÉLÉBRATION A BANGOR, MAINE.



LA VENDANGE DU MÉDOC.—CUVIER DU CHATEAU D'ESTOURNEL.



LE CHEMIN DE FER DU MONT CENIS — VALLÉE DE LA DORA.

NOTRE PRIME.

"AU PIED DE LA CROIX."

Gravé par A. DANSE, d'après le Tableau du célèbre Peintre THOMAS.

Cette superbe gravure, chef-d'œuvre artistique et religieux, est à l'heure qu'il est sous presse, et dans quelques jours sera prête à être distribuée à ceux de nos abonnés qui se trouvent dans une des catégories suivantes :

1o. Ceux qui auront payé leur abonnement courant, pourvu que le terme pour lequel ils auront payé renferme les trois premiers mois de l'année prochaine.

2o. Ceux dont l'abonnement expire le, ou avant le 1er Janvier prochain, et qui le renouvelleront, en payant le terme courant et les six mois suivants, d'avance.

3o. Enfin les nouveaux abonnés qui donneront leurs noms d'ici au 1er Janvier, et paieront pour six mois en s'abonnant.

N. B.—Les nouveaux abonnés peuvent faire dater leur abonnement soit du 1er Mai dernier (numéro dans lequel commence le roman de l'Intendant Bigot, et dans ce cas, ils devront payer un an d'abonnement), soit du 1er Janvier prochain.

Ces conditions que nous mettons à la distribution de notre PRIME paraîtront justes et raisonnables à tous nos abonnés, lorsqu'ils auront vu cette gravure. Rien de semblable n'a jamais été publié jusqu'à ce jour en Amérique, et personne ne peut en acheter une copie nulle part à moins de CINQ DOLLARS. C'est le prix de la gravure que nous donnons aux abonnés de l'Opinion Publique. Nous n'en dirons pas davantage.—Voyez la gravure et jugez-en par vous-mêmes. Nos agents la recevront partout d'ici au 1er Novembre. Ceux de nos abonnés qui résident dans des endroits où nous n'avons pas d'agent, recevront par la poste, en se conformant aux conditions susdites, leur gravure, soigneusement roulée sur un bois, et les frais de poste payés.

Montréal, 26 Octobre 1871.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 9 NOVEMBRE, 1871.

ÇA ET LÀ.

M. ROUTHIER.

Nous venons de recevoir un beau livre portant pour titre, "Causeries du dimanche." Plusieurs de ces causeries ont déjà paru dans le *Courrier du Canada*, et elles ont fait sensation dans le monde littéraire. En attendant que nous fassions l'appréciation des œuvres de M. Routhier, nous dirons en passant que les écrits de M. Routhier font honneur aux lettres canadiennes.

Nous avons écrit ce qui précède, lorsque nous avons lu dans le *Nouveau-Monde* la première épître de M. Routhier. En voyant que notre confrère prenait si mal nos éloges et allait même jusqu'à soupçonner nos motifs, parce que nous nous permettons quelquefois de lui dire, sous les formes les plus délicates, l'opinion d'un grand nombre de personnes, nous avons eu la pensée de déchirer le paragraphe que nous lui avons dédié, en prenant l'engagement de ne plus parler de lui ni en bien ni en mal.

Mais nous avons combattu cette pensée en nous disant que l'intérêt public devait l'emporter sur les justes motifs de mécontentement que nous pouvions avoir, que les idées et les travaux remarquables de M. Routhier sont une propriété publique dont nos lecteurs doivent profiter. Cependant, si nous étions sûrs que le mot égoïsme s'applique à nous, nous ne pourrions nous empêcher de lui dire des choses peut-être désagréables. Mais nous ne pouvons croire que M. Routhier soit rendu au point de penser qu'on ne peut être son ami si on ne lui prodigue pas l'éloge sans restriction, et de vouloir que ses écrits soit une arche sainte qu'aucune main humaine ne puisse toucher.

M. Routhier nous a déjà fait l'injure d'insinuer que nous avions tronqué une lettre dans laquelle une des premières autorités de Rome, écrivant au nom du Pape, donnait des conseils à Louis Veillot.

Cette accusation portait ses fruits, car, quelque temps après, un correspondant de l'Ordre, auquel nous avons dédaigné de répondre, répétait brutalement la même accusation. Qu'on nous dise tout, nous le souffrirons, mais qu'on ne nous accuse pas de choses auxquelles on ne peut être indifférent sans manquer d'honneur.

Nous le souffrirons d'autant moins que ces choses seront dites par ceux qui se donnent comme les seuls représentants de la religion en ce pays, les docteurs et les prophètes de la nation. A ceux qui savent si bien les enseignements de l'Eglise, il sera bon d'apprendre les lois de l'honneur. Nous ne sommes pas de ceux qui croient que la foi excuse tout, que le zèle religieux dispense d'avoir le sentiment de l'honneur et des convenances, qu'il est permis de flétrir, au nom de la reli-

gion, les caractères, de froisser les sentiments les plus honorables

Au contraire, plus on est catholique et plus on est considéré comme tel, plus on doit prendre garde à ses paroles, car elles font vite leur chemin dans ce pays.

Les remarques contenues dans les quatre paragraphes qui précèdent, ne s'appliquent pas à M. Routhier, mais au correspondant en question; nous ne serions pas fâchés, cependant, qu'elles eussent l'effet de faire comprendre à notre ami, combien il est dangereux, lorsqu'on a une si grande réputation de savoir et de conviction, de parler à la légère et de donner des prétextes aux excès de zèle et à la malice.

Pour démontrer l'absurdité de l'accusation, il est bon de dire une fois le crime que nous avons commis.

Voulant prouver que les autorités romaines avaient quelquefois conseillé à Veillot, d'adoucir la rudesse de son langage dans l'intérêt même de la cause qu'il défend avec tant de talent, nous n'avions pris dans la lettre de Mgr. Fiamonti que ce qui était nécessaire à notre démonstration. Or, comme cette lettre, outre ces sages conseils, rendait hommage à la science, au talent et à l'ardeur des convictions de M. Veillot, ce que nous n'avions jamais nié, on nous accusa d'avoir tronqué ce document. Mais s'il nous fallait reproduire tout ce que des hommes les plus remarquables du clergé et de la société ont écrit contre et pour M. Veillot, nous en aurions pour un an. Lorsque nous disons contre, nous parlons surtout au point de vue de la forme.

Inutile de dire que nous avons nos raisons pour répondre si tard au correspondant de l'Ordre.

Un journal anglais note que, l'an passé, il y a eu, dans l'armée anglaise, 41 cavaliers fouettés, qui ont reçu un total de 19,751 coups; 96 fantassins, 4,647 coups; 41 artilleurs, 1,750 coups; 1 du génie, 26 coups; milice, 0.

Ainsi, dans les corps de cavalerie, par exemple, chacun de ces malheureux sus-fouettés a donc touché, pour sa part, en moyenne, 489 coups de fouet... et une fraction.

Ce qui me surprend, c'est que des Anglais, vivant sous un gouvernement constitutionnel, consentent à se laisser mener à coups de fouet comme des chevaux. Des gens si fiers! c'est étonnant. Et quand on voit le nombre d'Anglais qui se font fouetter, on est bien forcé de dire qu'ils doivent avoir la tête ou la peau bien dure, car enfin, puisqu'on laisse cela dans les lois quand on pourrait l'ôter, c'est donc qu'on en connaît la nécessité. Des gens si fiers! c'est étonnant... étonnant.

BRAVO!

On lit dans l'Echo de Lévis:

Il vient de se former, à Québec, au sein de la population ouvrière, une société qui a pris le nom de "Société des Artisans Canadiens de Québec" et qui ne peut manquer de produire les plus heureux résultats. Comme l'on sait, il a été passé, par le parlement de Québec, une loi créant une chambre des Arts et Manufactures, dans le dessein d'encourager et d'augmenter le développement de l'industrie au sein des ouvriers de nos villes. Ce qui leur manque trop souvent, ce sont les connaissances suffisantes, qui leur permettent de vaincre plus aisément, à l'aide de la science, les difficultés qu'ils rencontrent dans l'exercice de leurs métiers.

Ainsi, la nouvelle société devra s'efforcer d'établir des écoles de dessin linéaire, de physique, de mathématiques et chimie appliquée, dans lesquelles les ouvriers pourront facilement puiser les connaissances élémentaires qui pourront leur être de la plus grande utilité.

A propos de l'Echo de Lévis, nous dirons que son article sur la nomination de l'Orateur était irréfutable. La vérité était là.

L. O. DAVID.

RUMEURS POLITIQUES.

Lorsque nos abonnés recevront notre journal, le Parlement de Québec siégera, et l'épineuse question de l'Orateur sera décidée. Le gouvernement, d'ailleurs, aura la majorité, mais une majorité remuante et indisciplinée.

M. Joly sera de nouveau dit-on, choisi comme chef de l'opposition. On lui adjointra M. Holton, comme collègue, à la place de M. Marchand. MM. Fournier, Laurier, Laframboise, etc., combattront sous leurs ordres.

On annonce que M. Ouimet va remplacer M. Bouthillier comme shérif de Montréal, que M. Irvine deviendra procureur-général, et que M. Chapleau remplacera ce dernier comme solliciteur-général.

On dit à Ottawa que Sir J. A. McDonald a intention d'ajouter trois nouveaux ministres au cabinet fédéral, un pour représenter la Colombie Anglaise, un autre pour Manitoba, et un troisième pour les territoires du Nord-Ouest.

M. Philippe Masson, succède à M. McLeod, comme rédacteur du *Journal des Trois-Rivières*. M. McLeod va fonder un autre journal, dit-on.

UN NOUVEAU JUGE

M. James Armstrong, avocat de Sorel, vient d'être nommé juge en chef de l'île de Ste. Lucie, dans les Antilles. On se rappelle que cette petite île, qui a été cédée par la France à l'Angleterre en 1814, a conservé comme nous le privilège de vivre sous l'ancienne législation française; ce qui nécessitait la nomination d'un juge qui fût versé dans l'interprétation de nos lois.

LA RÉCOMPENSE DE \$500.—Son Honneur le Maire de Montréal a décerné la récompense de \$500, aux détectives, pour l'arrestation et la conviction de l'assaillant de M. Gault.

On dit que M. le juge Badgley va prendre sa retraite et que M. le juge Berthelot va obtenir un congé d'absence pour faire un voyage en Europe.

OUVERTURE DU CHEMIN DE FER ENTRE BANGOR ET ST. JEAN.

Nous avons parlé de cet événement dans notre dernier numéro. Nous avons dit que le Gouverneur du Canada et le Président des Etats-Unis y étaient. Il y eut de belles démonstrations, des coups de fusil et de canon, de la musique, des banquets et des discours. Les honorables Howe et Tupper y étaient ainsi que le député de Lévis, le Dr. Blanchet qui fut appelé à prendre la parole.

LA VENDANGE DU MÉDOC.

L'édifice où se fait la pression des raisins est contigu aux vignes. Tout établissement de cette sorte contient une cuve-mère et plusieurs autres cuves de moindre dimension. C'est dans la cuve-mère qu'on fait fermenter au moyen de brandy ou d'esprit de vin les meilleurs raisins de la vigne. En même temps, les raisins ordinaires sont pressés et mis dans des cuves pour fermenter. Lorsque la liqueur est refroidie elle est mise en tonne et dans chaque tonne on verse une partie de la liqueur de la cuve-mère. Six mois après la vendange le vin est versé dans d'autres tonnes et quelque fois saturé de soufre pour éviter la fermentation des acides.

LE PRÉSIDENT GRANT.

Lieut. gén: Ulysse S. Grant, né à Mount-Pleasant, Ohio, avril 27, 1822, entré à l'école militaire de West-Point en 1839, gradué en 1843, reçut sa commission en 1845 et servit dans la guerre mexicaine sous les ordres de Taylor et Scott. En 1852, il recevait l'ordre d'aller en Oregon et devenait l'année suivante capitaine. Il donna sa démission au mois de juillet 1854 et s'établissait à Galena dans l'Illinois. Aux premiers coups de canon de la guerre civile il prenait les armes et arrivait promptement au grade de brigadier général. Lorsqu'après trois ans de lutte et de désastres effrayants, le gouvernement de Washington qui avait déjà changé quatre fois de général en chef, ne savait trop à qui s'adresser, il eut la pensée de confier le commandement des armées fédérales à Grant. Aller droit à Richmond, la capitale des Etats confédérés, fut le mot d'ordre de Grant. Mais avant d'arriver là il fallait battre le général Lee et ses braves soldats; des batailles sanglantes où cent mille hommes furent tués, prouvèrent que ce n'était pas chose facile. Grant se résigna alors à suivre le plan du général McClellan; il traversa la rivière James et investit Petersburg, qui se trouvait à une vingtaine de milles de la capitale. Mais là encore il rencontra Lee qui lui fit essuyer des pertes énormes. Enfin, après des efforts désespérés, Grant prenait possession de Petersburg et de Richmond, le 3 avril 1865, coupait la retraite de Lee par des mouvements rapides, et le 9 avril forçait l'héroïque Lee à capituler avec son armée. Sheridan et Sherman avaient beaucoup contribué à ce succès.

Il n'en fallait pas plus pour faire de Grant un grand homme, un autre Washington. Aussi, d'immenses acclamations retentirent autour de son nom d'un bout du monde à l'autre. On créa des honneurs exprès pour lui et en 1867 on le fit Président des Etats-Unis.

Sa carrière politique sans être aussi brillante que sa carrière militaire promet cependant d'être utile aux Etats-Unis, sa conduite énergique et hardie dans les questions internationales a été remarquée.

Grant est-il un homme de génie ou simplement un homme d'une grande énergie servie par un esprit hardi et habile et beaucoup de réflexion? Les opinions sont partagées. L'honneur d'avoir pris Richmond, lorsque les Confédérés étaient épuisés, à la fin d'une guerre de quatre ans, n'est pas aussi grand que s'il eut exécuté cette grande entreprise auparavant, par la seule force de ses armes et l'habileté de ses mouvements stratégiques.

Si Grant eut été fait général au commencement de la guerre aurait-il mieux fait que McClellan?

On télégraphie de Paris, le 10 octobre, au *Times*:

"Les opinions politiques des candidats qui viennent d'être élus membres des conseils généraux ou paraissent devoir l'être au second tour du scrutin peuvent se classer ainsi: 420 radicaux, 280 légitimistes, 370 bonapartistes, 1,870 républicains et libéraux conservateurs."

AFFAIRE CLAIRMONT.—J. B. Clairmont et Martin Clairmont sont acquittés, et Casimir Clairmont, qui est celui qui a frappé Trudeau derrière la tête, avec une telle violence, est condamné à \$20 d'amende ou dix mois de prison. Ce jugement paraît avoir rencontré l'approbation générale.

Les Clairmont et les Trudeau se disputaient depuis longtemps la royauté de St. Martin, la patrie traditionnelle des forts à bras et des boxeurs. Trudeau, vaincu dans ce dernier combat, voulait plutôt, en portant plainte à la justice, excuser sa défaite en établissant que son adversaire s'était servi, pour le frapper, de fer ou d'une pierre, que faire châtier son adversaire. —*Minerve.*

FAITS DIVERS.

La compagnie qui est en voie d'établir une fonderie à Québec, sur les bords de la rivière Saint-Charles, a déjà fait transporter à Québec 300 tonnes d'oxyde de fer magnétique.

Les nouvelles de Terre-Neuve sont des meilleures. La pêche a été abondante; la moisson a rapporté assez, partout, mais les ouvriers sont rares; on est obligé d'employer les femmes pour emmagasiner le poisson.

Le Times, de Chicago, publie une confession d'un membre de l'Internationale de cette ville. D'après cet individu, ce serait les affiliés de cette société qui auraient allumé l'incendie qui a dévasté cette ville.

Un journal américain dit qu'avec le bois canadien on reconstruirait Chicago à vingt-cinq pour cent meilleur marché qu'avec le bois américain, et il demande en conséquence l'abolition des droits sur le bois.

Il est mort dernièrement à Halifax une dame, Margaret Cassidy, qui avait émigré à l'âge de 6 ans d'Angleterre à la Nouvelle-Ecosse, il y a un siècle.

Un vieillard du nom de J. B. Boire est mort subitement la semaine dernière dans l'église Notre-Dame de Montréal.

Il était agenouillé près d'un confessionnal lorsque subitement on le vit chanceler puis tomber sur le sol.

Quelques personnes qui se trouvaient là s'empressèrent autour de lui pour le relever, et s'aperçurent alors qu'il avait cessé de vivre.

ETRANGE.—Dans la journée de mercredi un canadien-français du nom de Dolphis Morin, s'est présenté à la station de la police riveraine et a fait au constable en chef McLaughlin une confidence fort étrange.

Il dit qu'il était arrivé mardi matin avec un de ses amis d'un village voisin de Québec, et que le même jour ils avaient tous les deux trouvé de l'ouvrage à bord d'une barge à l'ancre dans le bassin du roi. Le soir, vers dix heures et demie, son camarade tomba accidentellement à l'eau; il se débattit quelque temps, puis il disparut.

Les gens de la barge essayèrent alors de repêcher le corps, à l'aide d'une gaffe; ils y parvinrent au bout d'une demi-heure de travail, le transportèrent ensuite sur le rivage, mais s'aperçurent que la vie l'avait abandonné.

Le cadavre fut alors traîné dans une auberge voisine, où Morin l'abandonna. Le lendemain il ne trouva plus la barque sur laquelle la veille il avait travaillé, il lui fut de même impossible de retrouver l'auberge dans laquelle avait été transporté le cadavre.

Les agents de la police riveraine, ayant entendu cette mystérieuse histoire, commencèrent des recherches; les matelots qu'ils interrogèrent parurent n'avoir pas la moindre connaissance de l'affaire, et leur fut de même impossible de trouver une auberge où on ait transporté un cadavre.

Ce qui jette un peu de louche sur toute l'affaire, c'est l'assertion de Morin qui prétend qu'au moment de sa mort, son ami devait avoir sur lui une forte somme d'argent. On aurait donc pu avoir alors un certain intérêt à sa mort ou, du moins, à faire disparaître son cadavre.

On a appris depuis que le nom de la barque était Marguerite. On est actuellement à sa recherche.—Le Pays du 3.

TRISTE ET NAVRANT.—Ce que nous allons raconter s'est passé la semaine dernière à Toronto. C'était à la station du Grand-Tronc. Une pauvre femme, une émigrante, gisait exposée aux intempéries de l'air, sur le trottoir de la gare. Elle essayait vainement de réchauffer un tout petit enfant qui grelottait. Quelques passants s'arrêtèrent, la questionnèrent, mais impossible de la comprendre, elle parlait une langue inconnue.

On se mit à la recherche d'un interprète et on réussit finalement à découvrir un individu qui parlait la langue de l'infortunée.

Elle dit qu'elle avait quitté tout dernièrement la Prusse polonaise et qu'elle était venue à New-York, où elle avait obtenu une passe pour Langford, Ontario, où l'un de ses frères demeure, et qu'un peu avant d'arriver à Toronto, un individu qu'elle a pris pour le conducteur lui a enlevé sa passe.

N'ayant pas un sou pour louer un lit pour elle et son enfant, elle avait été contrainte de passer la nuit sur le trottoir de la station.

On se rendit chez le maire, à qui l'on raconta l'histoire de la pauvre femme. Le maire lui obtint une nouvelle passe avant la fin du jour et la femme put partir le soir avec son enfant pour Langford.—Le Pays.

HUMORISTIQUE.

L'énumérateur du recensement dans le quartier St. Jacques, étant entré dans une maison de la rue... pour y recueillir les renseignements ordinaires, voici la conversation qui eut lieu entre ce fonctionnaire et le maître de la maison:

—Combien d'enfants?

—Deux.

—Le sexe?

—Un garçon et une fille.

—Le lieu de naissance?

—Attendez un peu! Ah! oui, je me rappelle à présent. Le petit garçon est venu au monde dans le salon en bas, et la petite fille dans la chambre à coucher du second étage.

On ne saurait mieux préciser.

Un des chefs de train (conductor) du Grand-Tronc, assistait dimanche dernier, au prêche de son église. L'absence du bruit des roues, le silence inaccoutumé, la parole monotone du ministre, avaient fini par plonger le conductor, dans un profond sommeil. Tout-à-coup, soit qu'il rêvât à sa besogne ordinaire, soit qu'il crût s'être laissé aller à sommeiller, au lieu d'avoir l'œil sur le chemin, il s'éveilla en sursaut et s'écria à pleine voix: On change de chars à Prescott!

Qu'on juge de l'émotion de la pieuse congrégation. Cela rappelle l'anecdote de ce juge endormi par l'ennuyeuse harangue d'un plus ennuyeux avocat, et qui, lui aussi, s'éveilla en sursaut, et s'écria en baillant: "Qu'on le pend!"

Il n'y a rien de tel que l'honnêteté en tout et partout.

Un veuf (cette gent est sans pitié) maltraitait l'imprudente jeune fille, qui s'était décidée à l'épouser, après bien des hésitations et des délais.

Voyant, au bout de quelques semaines, que son veuf ne l'aimait plus, ou du moins ne conservait plus pour elle, le même semblant d'amour, elle s'avisait d'en finir brusquement avec la vie. Un bon matin, elle versa dans son thé une forte dose de laudanum; et deux heures plus tard, tout était dit, elle était morte.

Vous allez croire, peut-être, que le double veuf va se tirer aux cheveux. Nenni! oh! que vous connaissez peu les veufs! Il avait, le scélérat! fait assurer la vie de sa femme pour une forte somme, qu'il alla bien et dûment toucher le lendemain de l'enterrement, puis, à ingéniosité de l'esprit commercial! il poursuivit en dommages-intérêts, le pharmacien, qui avait vendu et livré le poison à la défunte; et, qui plus est, il les obtint.

Admirable spéculation! c'était un homme du siècle, un homme smart!

Nous avons de par la ville, un ami qui est bien le plus grand farceur... Il a, comme ça, une façon d'emprunter ou plutôt de braconner quelques piastres, par ci par là. Autre jour, jour néfaste! il nous fit délicatement comprendre qu'il lui manquait vingt-cinq piastres, pour compléter la somme qu'il lui fallait, pour mener à bonne fin, une magnifique entreprise. Nous avions, par extraordinaire, cette somme énorme, dans notre escarcelle. Après une petite grimace de circonstance, nous confîâmes la somme à ce cher ami. Le voilà parti. Deux jours plus tard, nous recevons un pli du voyageur. Il nous faisait part de la chance étonnante qu'il avait eue. "Figure-toi, cher, que j'ai failli perdre tes 25 piastres. Il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'un des cheveux d'Isabelle (sa femme)." Nous répondîmes courrier pour courrier, le félicitant bien cordialement de sa bonne fortune; sa réplique ne tarda point.—C'est ici que je vous présente mon précieux ami, comme un farceur hors ligne. —"Ami incomparable, nous écrivait-il, tu m'as mal compris—je ne me serai peut-être pas expliqué d'une façon suffisamment claire. Dam! je n'écris pas dans les journaux, moi; j'ai peu de style. Ce que j'ai voulu dire en te mandant que j'ai failli perdre tes 25 piastres, c'est qu'un filou de joueur m'a chipé 24 piastres sur tes 25. Tu vois bien que j'avais raison de te dire que j'avais failli perdre toutes tes 25 piastres."

Nous jugeâmes inutile de continuer la correspondance. Nous en avons assez, de reste! Le triple scélérat!

Nos lecteurs, nous pensons bien, ne se ruinent pas dans l'élevé des chevaux de race et, à part un de nos amis qui se donne le luxe d'une luxation de temps à autre pendant une chasse à courre, nous savons que la plupart se contentent de modestes équipages ou de peu fringantes montures, quand il ne vont pas à pied, allure naturelle et qui ne nécessite pas d'apprêt.

Et ils ont bien raison, car une statistique récente faite en Angleterre, ce pays du steeple chase, nous apprend que sur trente poulains de race, c'est à peine si l'on en trouve un, un seul qui ait de la vitesse et du bottom, en langue ordinaire, haleine.

Allez vous ruiner maintenant dans l'élevé des thorough-bred.

Nous tâtonnons beaucoup quand il s'agit de procurer au peuple des lieux de récréation publique, des jardins communs où les bonnes puissent promener les enfants, et les vieillards aller chauffer au soleil leurs membres engourdis par l'âge.

On a beau supplier, nos édiles municipaux font la sourde oreille; et celui-là même d'entre eux qui s'était montré dès l'abord le plus zélé pour l'achat du Parc de la Montagne a été le premier à reculer quand il a fallu agir sérieusement. Du reste, ces sortes de culbutes en arrière n'ont plus rien qui nous étonne; nous y sommes habitués. N'importe! il s'est trouvé un conseiller canadien, M. Bétournay, qui a eu le courage (car il en faut réellement en ces circonstances), d'appuyer de son vote la résolution du conseil tendant à charger les avocats de la cité de procéder de suite aux mesures préliminaires de rigueur. Et nous vous le disons: le Parc Royal, ou Impérial ou République ou Indépendant, ou le Mont-Cartier, ou le Promontoire-Quimet, ou le Pic-Langevin, ou le Parnasse-Chauveau, appelez-le comme vous voudrez, ce Parc se fera.

Que Sir George Cartier nous vende, nous troque ou nous cède à bail emphytéotique la belle île St. Hélène, cette émeraude du St. Laurent, qui est à nos pieds comme la Montagne est à notre sommet, et nous lui promettons foi et hommage jusqu'à la fin de la prochaine session du parlement fédéral... inclusivement.

Nous tâtonnons ici, disions-nous, quand il s'agit d'hygiène publique; voyons un peu ce que les édilités de Londres, la grand-ville, font et ont fait pour leurs commettants et les familles de ceux-ci.

Dans Londres même, la cité proprement dite, il y a trois mille cinq cents acres de jardins publics ou Parcs, et les faubourgs, pour leur part, en comptent dix mille acres.

Voilà!

Un prêtre de ce diocèse, et nous le nommerions au besoin, demandait un jour à feu monseigneur Lartigue, d'heureuse et spirituelle mémoire, combien de sermons un prédicateur pouvait préparer en une semaine.

—Un seul, répondit le caustique prélat, un seul, si c'est un homme d'une éminence hors ligne; deux, si c'est un homme de moyens ordinaires; et six, si c'est un imbécile.

Quand il avait quelque chose à énoncer, monseigneur Lartigue, on le sait, n'avait point l'habitude de l'envoyer dire par d'autres.

Ah! par exemple, voici qui est trop fort, même pour un Belge. Jugez vous-mêmes.

Un Belge vient de construire une ceinture de sauvetage comme on en a jamais vu, nous le parions. Cette ceinture se gonfle de soi-même, en termes de brevet, elle est auto-gonflante; elle est faite pour contenir du carbonate de soude et de l'acide tartrique, de manière à ce que, le cas échéant, si un homme tombe à l'eau, les deux ingrédients se trouvent amalgamés et produisent du gaz en abondance suffisante pour la gonfler. C'est simple comme un bouton à quatre trous.

Et par Jupiter tonnant! vous ne devineriez jamais quel est l'inventeur de ce sauvetage à l'eau de soude. C'est un apothicaire! Un apothicaire, grands dieux—de la rhubarbe et du séné,—où allons-nous?

Il paraît qu'il dut de ne pas se noyer, une fois, au fait providentiel d'avoir eu une poudre de Seidlitz dans la poche de son pantalon. Ces apothicaire! comme il leur arrive des choses! Au reste, pourquoi pas? la force d'expansion de la vapeur d'eau

bouillante a bien été découverte par un moine qui faisait bouillir sa marmitte. Nous espérons qu'à la prochaine saison des eaux, chaque touriste trouvera, chez nos pharmaciens, une ceinture auto-gonflante; pourtant, nous inclinons à croire que le gaz qui gonfle les ceintures, gonflerait tout de même l'estomac; et qu'en ingurgitant tout simplement une poudre de Seidlitz, nous aurions le même effet, et les frais de ceinture seraient épargnés. C'est une simple suggestion, qui n'a pas la moindre prétention d'aller sur les brisées du grand inventeur belge.

Finissons par un paragraphe à sensation.

"Prenez mon cœur, je vous donne mon cœur, mon cœur est à vous!"... Tout le monde a dit ou s'est laissé dire ces douces paroles au moins une couple de fois en sa vie. On dit: prenez, parce qu'on sait bien que ça ne se prend point, etc. Il en est de même de ceux qui sont prêts à parier des sommes fabuleuses à propos de n'importe quoi.

Mais qu'on écoute bien le récit suivant; on y verra que ce fameux viscère, s'il ne se donne pas toujours vivant, se donne quelque fois mort.

Au mois de septembre dernier, un samedi, un homme découvrait, sur la chaussée d'une rue qui débouche sur la rue Mercer, à Dublin, un coffret en bois. Jusqu'ici, rien de bien étonnant, on peut trouver un coffret de temps en temps, sans que toute une ville s'en émeuve.

Il fit de suite part de sa trouvaille au constable de police qui battait la semelle dans les environs, et tous deux se mirent en frais d'ouvrir le coffret. Sur la face intérieure du couvercle, écrite à l'encre noire, se lisait l'adresse suivante:

"Le Capitaine William Henry Carleton, vingt-unième Fusiliers, Quatrième division, Armée Anglaise, Crimée."

En examinant le contenu du coffret, on en retira, horreur! enveloppés dans une serviette, le pied et le cœur d'une femme ou fille, parfaitement conservés, et qui n'avaient dû, évidemment, être séparés du corps que tout récemment.

D'où venaient ce cœur et ce pied? Mystère!

P.

AGENTS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

- MM. Lépine et Darveau, Libraires... Québec
Dumontier, Libraire... Lévis
Koberge, Maître de Poste... New-Liverpool
Ls. Bland, marchand... St. Ferdinand d'Halifax
S. Belleau, marchand... Ste. Sophie d'Halifax
J. Pitau, Avocat... Somerset
L. Genest, marchand... St. Henri
M. Morin, N. P... St. Anselme
Docteur Lebel... St. Gervais
M. Montminy, Maître de Poste... St. Charles, Bellechasse
Ursin Mercier, marchand... St. Michel do
François Bélanger, Mtre de Poste... St. Valier
J. S. Vallée, Maître de Poste... St. Thomas, Montmagny
S. Gamache, marchand... Cap St. Ignace
Eugène Casgrain, arpenteur... L'Islet
Firmin Proulx, Imprimeur-libraire... Ste. Anne Lapocatière
E. Chapleau, marchand... St. Paschal
Ls. Bégin, N. P... Kamouraska
Elz. Pelletier, marchand... Rivière du Loup, en Bas
Geo. Dionne, marchand... Cacouna
Thomas Pelletier, marchand... Trois Pistoles
F. Couillard, Maître de Poste... Rimouski
Ls. Ouellet, Instituteur... Nouvelle Schoolbred, Bonav.
Ls. Foisy, Maître de Poste... Arthabaska Station
A. Béland... Arthabaskaville
Ls. E. Galipeault, N. P... Pont de Maskinongé
M. D'Aigle... Belœil
Ladislas Archambault... L'Assomption
Théophile Piquet, marchand... Sault-au-Récollet
G. B. Lamarche... St. V. de Paul et Ste. Martine
A. Normandin, Maître de Poste... Village St. Jean Baptiste
F. Le Buf... St. Pierre Miquelon
Blake Langlais... Tanneries des Rolland
A. O. Clément, Maître de Poste... Baie St. Paul
Elie Pellant... Berthier, en haut
L. B. D'Aoust... Pointe-Claire
Alfred Lorde... Sorel
P. Lepage, Maître de Poste... Longueuil
J. A. Fournier, N. P... Chambly Bassin
Ferdinand Gagnon... Worcester, U. S.
M. Joassin... Valleyfield.
Le major F. Charon... St. Hubert.
Eugène Vadeboncoeur... Rivière du Loup, en Haut.
J. O. Poirier, Mtre de Poste... St. Jacques le Mineur.
Alonzo Pierrepont... Winnipeg, Manitoba.
Ls. Normandin, Mtre de Poste... Boucherville.
A. Paré, Mtre de Poste... St. Bruno.
L. P. Bernard, Ecr... Cap Sauté.
L. A. Grison... Ottawa.
Jos. Labelle, Asst.-Mtre de Poste... Ste. Thérèse.
W. Chapman, Ecr... St. François, Beauce.
T. Charbonneau, Ecr. Mtre de P. L'Acadie.
J. O. Poirier, Mtre de Poste... St. Jacques le Mineur.
Julien Brosseau, Ecr. Mtre de P. Laprairie.
Pierre Théberge, Ecr. N. P... Ste. Marie, Beauce.
E. Bruno, Ecr., Avocat... St. Joseph, do
Frs X. Dulac, Ecr... St. George, do
D. Brulé, Ecr. N. P... Vaudreuil.
A. Phaneuf, Ecr. N. P... Rigaud.
A. Lefebvre, Ecr. N. P... Ste. Marthe et Newtown.
J. B. H. Beauregard, Ecr... St. Athanase.
F. X. Hétu, Ecr., Instituteur... Lachine.
C. Champagne, Ecr. N. P... St. Eustache.
A. Fortier, Ecr. N. P... Ste. Scholastique.
M. le Docteur Migneault... St. Augustin (D.-Montagnes).
Mme Veuve L. O. Rousseau... Château Richer.
A. Archambault, Ecr. N. P... Varennes.
T. Lussier, Ecr., Maître de Poste... Verchères et Contrecoeur.
J. B. Villomure, Ecr. N. P... St. Jérôme.
Jules Clément, Ecr... Eboulements.
Elie Anger, Ecr. N. P... Malbaie.
A. Savard, Instituteur... Chicoutimi.
Jos. Gaudin, Ecr... Moulins Pierreville.
Calixte Brault, Ecr... West Farnham et l'Ange Gardien
A. Hardy, Ecr... Champlain.
J. W. Marcotte, Ecr... Ste. Anne de la Péraie.
D. Lacoursière, M. P... Ste. Geneviève de Batiscan.
H. Dufresne, libraire... Trois-Rivières.
Rodger Duckett, P. M... Coteau Station.
A. Gladu, N. P... St. Polycarpe.
J. B. Simard, Ecr... Malmaison.
Léon Sauriol, Ecr. N. P... St. Martin, Ile Jésus.
F. X. Gingras, M. P... St. Casimir, Co. Portneuf.
Mlle. Chillas, Maitresse de Poste... Nicolet, Q.
N. Lecavalier, Ecr. N. P... St. Laurent, près Montréal.
Flavien Dupont, Ecr... Ste. Rosalie et St. Simon.
Noé Gervais, Instituteur... St. Charles (St. Hyacinthe).
Ls. Désaulniers, étudiant... éminaire de Nicolet.
Mr. le Dr. Labrecque... Lamiton.
C. Gélinas, Ecr... St. Zotique et Rivière Beaudet.
J. G. Vincent, Mtre de Poste... Jeune Lorette.
Narcisse Fortier, Mtre de Poste... St. Raphaël.
Stanislas Boivin, Marchand... St. Hyacinthe.
Mr. Côté, Instituteur... Hébertville.

FERD. GAGNON, Rédacteur.

WORCESTER, MASS., 9 NOVEMBRE, 1871.

COHOES, N. Y.

Les Canadiens de Cohoes, qui, de tout temps, ont su donner de bons exemples à leurs compatriotes émigrés, commencent à mettre en application les sages avis donnés aux Canadiens émigrés par les délégués de notre Convention nationale. On se rappelle le beau discours que M. LeBœuf, de Cohoes, prononça sur les moyens à prendre pour acquérir le bien-être matériel. M. LeBœuf a voulu donner l'exemple à ses constituants. Il vient d'acheter, pour \$1,600, quatre lots à bâtir. Les messieurs dont les noms suivent, aussi de Cohoes, ont suivi cet exemple. Dr. Ls. Boudrias, 3 emplacements, \$1,200; Frs. Lamirande, 1 lot, \$400; Edouard Brunelle, 1 lot, \$400.

La Société St. Jean-Baptiste de Cohoes a envoyé \$100, et la Congrégation St. Joseph \$65 aux incendiés de Chicago. Tous ces faits ne demandent point de commentaires; ils prouvent que nos compatriotes de Cohoes forment une congrégation modèle.

Les catholiques de Fisherville, N. H., ont présenté cent dollars au Rvd. I. J. Barry, pour venir en aide à l'érection de son presbytère.

Les catholiques de Ashburnham, Mass., ont acheté l'ancienne église méthodiste de l'endroit. Ils vont la rebâtir.

La congrégation canadienne de Manchester, N. H., prospère de plus en plus. Le Rv. Messire Chevalier, nous a exprimé ses espérances de succès pour l'avenir.

On peut dire la même chose de nos compatriotes de Nashua, sous la direction du Rd. Mes. Ls. Girard, jeune prêtre qui s'est courageusement dévoué aux missions canadiennes des Etats-Unis. Les Canadiens de Nashua nous étonnent par l'ardeur de leur foi et de leur patriotisme.

Nous apprenons avec plaisir qu'une société de secours mutuel vient d'être fondée parmi les Canadiens de Webster, Mass.

La *Minerve* publiait, la semaine dernière, une correspondance qui montre comme il faut se fier aux nouvelles qui nous viennent par les journaux anglais, lorsqu'il s'agit de près ou de loin de Canadiens-Français. Riel a prouvé qu'il vaut mieux que tous les fanatiques qui l'insultent. A sa place, nous leur ferions une bonne peur avant d'être aussi loyal.

Fort Garry, 18 octobre 1871.

Nous avons eu notre échauffourée féniennne, et je me suis enrôlé comme un brave que je suis. Le Gouverneur a demandé 50 cavaliers mérités pour agir comme éclaireurs et aller explorer la frontière dans le voisinage de la montagne de Pembina et St. Joe. Je fus du nombre. Après avoir marché trois jours, le camp s'est arrêté, et des partis de trois ou quatre furent détachés vers différents endroits. J'accompagnai deux mérités à St. Joe, petite ville sur le territoire américain, à quelques milles de la frontière. Nous revînmes sans rien voir. Cette petite expédition qui a duré huit jours en tout, m'a bien amusé. O'Donoghue, comptait sur les mérités, mais Riel comptait autrement, et son influence est plus forte que jamais sur ceux de sa nation. C'est lui qui a réussi à décider la population métisse à marcher en masse pour le gouvernement, malgré les griefs dont elle a à se plaindre.

NOUVELLES AMÉRICAINES.

FATALE EXPLOSION.—Cincinnati, 4 nov.—Tandis que le train allant à l'Est était à la gare ce matin, et que le chauffeur prenait du charbon, la bouilloire fit explosion.

George Valkner, qui était occupé à charger du charbon, fut lancé à cinquante pieds en l'air et retomba tout broyé à 200 mètres de là.

Adam Schilling, le chauffeur, fut tué instantanément. Burt, chauffeur, et Adam Wansler, ont été blessés.

D'énormes blocs de la machine, pesant de 30 à 500 livres, ont été lancés à plusieurs centaines de pieds, passant à travers les toits des maisons.

DESASTRES MARITIMES.—San Francisco, 5 nov.—Le steamer *Moses Taylor*, arrivé de Honolulu et d'Australie, rapporte avoir abordé le brick *Schelchoff* de San Francisco, à Callao, qui faisait énormément d'eau.

Tout l'équipage était mort, à l'exception du capitaine qui était mourant lorsqu'on l'a sauvé.

Le *Moses Taylor* rapporte aussi que les baleiniers ont énormément souffert dans les glaces.

On pense qu'il s'en est perdu trente-quatre. On sait de source certaine que sept baleiniers ayant à leur bord 3,020 barils d'huile, ont été sauvés.

BRIGHAM YOUNG.—Lac Salé, 5 nov.—Un mormon très-connu, qui écrit de Beaver, en date du 31 octobre, dit:

Le frère Brigham est arrivé ici ce matin, et après s'être reposé environ cinq heures, il est parti pour St. George, situé sur la frontière sud du territoire.

Douze hommes à cheval, de la légion Nauvoo, l'escortaient.

L'auteur de cette lettre ajoute: On me dit que le frère Brigham a dit un éternel adieu à la ville du Lac Salé.

Sa conduite agite beaucoup les esprits de ses frères.

Il y a eu une forte tempête de neige ici, hier soir, et on s'attend à un hiver rigoureux.

La Havane, 5 nov.—Des nouvelles reçues dernièrement de Caracas, mandent que le président Guzman Blanco avait réuni des forces considérables à Valence avec lesquelles il travaillait énergiquement pour supprimer l'insurrection dans l'Ouest, à quelque prix que ce soit. L'insurrection dans l'Est et dont le siège était à Cinda, Bolivar, continuait et Blanco préparait sa flotte dans le but de faire le siège de cette ville.

LE MEXIQUE.—Matamoras, 1er nov.—Des nouvelles de Monterey allant jusqu'au 15 octobre, mandent que Trevino était encore aux portes de Saltillo.

Il avait assez de soldats mais les armes lui manquaient, et il ne se sentait pas assez fort pour attaquer la ville.

Cerillo, le commandant de la ville, soutient le siège et commande à tous les habitants de se retirer de bonne heure dans leurs maisons.

Les journaux de Monterey annoncent qu'une correspondance de Cerillo a été interceptée dans laquelle il demande au gouvernement de lui envoyer des renforts d'artillerie.

On dit que Corona doit aller prendre le commandement des troupes du gouvernement.

Philadelphie, 5 nov.—Le bureau de santé rapporte que la moyenne des décès par la petite vérole, durant la semaine dernière, a été de 14 par jour.

C'est une légère augmentation sur la semaine précédente.

Louisville, 30 Nov.—Hier soir, la foule a envahi les alentours de la prison de Jeffersonville dans l'intention de lyncher un nègre, du nom de John Washington, qui y est renfermé sous l'accusation d'avoir violé une jeune fille blanche. Le père de la jeune fille serait mort par suite de l'excitation que lui aurait causé l'outrage commis sur son enfant.

On a fait sortir le prisonnier par une porte dérobée et il a été dirigé sur la prison de l'état, ce qu'apprenant la foule, elle se dispersa.

New-York, 4 Nov.—Hier après-midi, six chars chargés de mormons ont quitté Jersey-City pour l'Utah: la plupart sont du Danemark et du Nord de l'Europe. Leur nombre s'élève à 260. Ils sont accompagnés par les missionnaires qui les ont convertis et par un dignitaire mormon qui a été envoyé pour leur servir de guide.

FAITS DIVERS.

Les compagnies d'assurance sur la vie aux Etats-Unis prennent des proportions gigantesques.

D'après un tableau comparatif publié récemment, 100 personnes dont la vie est assurée représentent l'énorme somme de \$9,982,000.

Ceux qui sont assurés pour le plus fort montant sont: John Horne, W. H. Langley, et W. N. Switzer, tous trois de St. Louis, et dont la vie est assurée pour \$300,000 chacun. Viennent ensuite J. Young Scannon, de Chicago, et C. E. King, de New-York, chacun pour \$250,000; Cyrus W. Field, de New-York, \$260,000, et Alex. Barrett, de New York, et L. Whittaker, de Chicago, chacun \$200,000.

Les journaux de Milwaukee, dit la *Minerve*, nous apprennent que le sculpteur Haugh vient de terminer la statue de Solomon Juneau, le fondateur de la ville de Milwaukee. Cette statue sera placée sous peu au-dessus du portique de la nouvelle salle d'audience. On la dit fort ressemblante, l'artiste ayant travaillé sur un portrait fait par le peintre Blodget.

On sait que Solomon Juneau, originaire

de l'Assomption, a fait honneur aux Canadiens dans l'ouest. Lors de sa mort, les citoyens de Milwaukee lui firent des funérailles publiques, auxquelles assistait le général Grant, aujourd'hui président des Etats-Unis, et ce nouvel hommage rendu à sa mémoire fait honneur à la ville qu'il a fondée.

Il appert que, dans la période de 1860 à 1870, la population chinoise s'est accrue, aux Etats-Unis, de 28,321. Voici comment elle est répartie:

Arkansas, 98; Californie, 49,310; Connecticut, 2; Georgie, 1; Illinois, 1; Iowa, 3; Kentucky, 1; Louisiane, 21; Maine, 1; Maryland, 2; Massachusetts, 93; Michigan, 2; Mississippi, 16; Missouri, 3; Nevada, 3,152; New Jersey, 15; New York, 29; Ohio, 1; Orégon, 3 330; Pensylvanie, 14; Sud Caroline, 1; Texas, 25; Virginie, 4; Arizona, 20; Colorado, 7; district Colombie, 3; Idaho, 4,274; Montana, 1,949; Utah, 415; Washington, 234; Wyoming, 144.—Total 63,254.

Le nombre des Indiens qui ont abandonné leur vie nomade pour se fixer parmi les blancs est de 26,631. Presque tous sont cultivateurs: ils jouissent de tous les droits civils et politiques. Le reste de la population indienne est encore groupée par tribus.

Nous traduisons d'une publication américaine:

"Un homme sur cent lit un livre; quatre-vingt-dix-neuf sur cent lisent un journal. Il y a un siècle environ, alors que la presse américaine, qui est maintenant un chêne touffu, n'était que dans sa verte tige, Thomas Jefferson disait qu'il vivrait plutôt dans un pays possédant des journaux et n'ayant pas de gouvernement, que dans un autre où il y aurait un gouvernement mais pas de journaux. La presse est le premier Etat du royaume, au lieu d'en être le quatrième."

Il y a vingt-et-un an, un bijoutier de Cape Ann, Mass., grava son nom sur un centin. Cette pièce lui est revenue l'autre jour, un peu usée, mais cependant son nom était encore très lisible.

D'après la statistique de 1870, il s'est commis durant cette année-là aux Etats-Unis, 1,895 meurtres, dont 1,327 ou près des quatre cinquièmes dans les Etats du Sud.

Il y a aux Etats-Unis 199 distilleries produisant par jour 170,352 gallons d'alcool.

Une fromagerie de Springfield va envoyer à l'exposition industrielle de Buffalo, un immense fromage du poids de 3,000 livres.

En 1869, il s'est commis en France 5,114 suicides; sur ce nombre 1,101 étaient des femmes.

Les Etats-Unis ont produit l'année dernière livres 90,000,000 de tabac.

Depuis 1791, la France a été administrée par 15 gouvernements différents.

Il y a un français qui a entrepris de traverser la Méditerranée en canot d'écorce.

Une cloche de 700 ans a été trouvée dans la rivière Abbé, en Irlande.

Les dépenses totales du percement du Mont Cenis, se montent à 65,000,000 francs.

La position financière de Brooklin n'est pas des plus brillantes. Sa dette s'élève à \$36,000,000 ce qui est le vingtième de la valeur colisée de la propriété.

La dépense annuelle est de \$22,000,000, tandis que le revenu n'excède pas \$12,000,000. Le nombre des pauvres secourus pendant l'année est de 46,712.

PROGRES.—Voici un fait qui prouve qu'en fait d'audace messieurs les voleurs n'avaient pas encore dit leur dernier mot. On télégraphie la nouvelle de Cairo, Illinois, le 22 octobre. C'est à Union City, dans le Tennessee, que le fait s'est passé. Le train à passagers du chemin de fer Mobile et Ohio venait d'arriver à la station. Les passagers étaient descendus à l'hôtel pour y prendre le souper. Tout à coup, alors qu'on était au beau milieu du repas, trois individus sautent à bord de la locomotive et voilà le train parti. Effroi, stupeur, consternation parmi la foule qui en un instant s'était précipitée par toutes les issues et regardait, la bouche béante, le train qui s'éloignait à toute vitesse au milieu d'un tourbillon de vapeur.

A deux milles de là les trois individus arrièrent le train, enfoncèrent le char express et filoutèrent le coffre de sûreté d'une somme d'environ \$4,000.

"Que deviendra mon fils."—Tel est le titre d'un livre qui vient de paraître en langue anglaise.

—Un de nos amis, critique enragé, n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ce titre étrange, qu'il acheta le volume. L'ayant lu, il fit la courte critique qui suit:

Si votre fils devient aussi mauvais que votre livre, il sera pendu.

MARIAGE.

J'ai rencontré un raisonneur qui disait: "Engagez vos sujets à se marier le plus tôt qu'il sera possible; qu'ils soient exempts d'impôts la première année, et que leur impôt soit réparti sur ceux qui, au même âge, seront dans le célibat.

Plus vous aurez d'hommes mariés, moins il y aura de crimes. Voyez les registres affreux de vos greffes criminels; vous y trouverez cent garçons de pendus ou de roués, contre un père de famille.

Le mariage rend l'homme plus vertueux et plus sage. Le père de famille, près de commettre un crime, est souvent arrêté par sa femme, qui ayant le sang moins brûlé que lui, est plus douce, plus compatissante, plus effrayée du vol et du meurtre, plus craintive, plus religieuse.

Le père de famille ne veut pas rougir devant ses enfants. Il craint de leur laisser l'opprobre pour héritage.

Mariaz vos soldats, ils ne désertent plus. Liés à leur famille, ils le seront plus à leur patrie. Un soldat célibataire n'est souvent qu'un vagabond, à qui il serait égal de servir le roi de Naples et le roi de Maroc.

Les guerriers romains étaient mariés; ils combattaient pour leurs femmes et pour leurs enfants; et ils firent esclave les femmes et les enfants des autres nations.

Un grand politique italien, qui d'ailleurs était fort savant dans les langues orientales, chose très-rare chez nos politiques, me disait dans ma jeunesse: *Cavo figlio*, souvenez-vous que les Juifs n'ont jamais eu qu'une bonne institution: celle d'avoir le célibat en horreur. Si ce petit peuple de courtiers superstitieux n'avait pas regardé le mariage comme la première loi de l'homme, il était perdu sans ressource.

UN ENFANT TERRIBLE.—L'autre jour, dans une école publique de Worcester, le professeur s'adressant à un petit irlandais de 10 ans, qui n'avait pas appris sa leçon lui dit qu'avec de tels débuts, il ne deviendrait jamais président des Etats-Unis.

Notre gavroche de répondre aussitôt et d'un grand sérieux: *Je ne m'y attendais pas; je suis démocrate.*

"L'ETENDARD NATIONAL."

JOURNAL ILLUSTRE, ORGANE DES CANADIENS FRANÇAIS AUX ETATS-UNIS.

PARAIT LE JEUDI DE CHAQUE SEMAINE.

REDACTEURS: J. A. MOUSSEAU, L. O. DAVID

FERD. GAGNON.

GÉRANT: FERD. GAGNON.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Les abonnements sont invariablement payables d'avance.

Pour un an..... \$3.50.
Pour six mois..... 1.75.
Pour trois mois..... 1.00.

Toute correspondance d'une nature personnelle est chargée 5 cts. par ligne, et doit être accompagnée du prix pour être publiée.

Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement, il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance.

Toutes lettres d'affaires, communications et correspondances doivent être adressées franco à

"L'ETENDARD NATIONAL,"
WORCESTER, MASS.

Le journal n'est envoyé qu'à ceux qui ont payé d'avance.

Lorsqu'un abonné change de place il doit nous en donner avis huit jours d'avance. Envoyez votre argent par lettre enregistrée ou par un mandat sur la poste (money order). On peut aussi envoyer l'argent dans une simple lettre. Dans ces cas nous ne sommes pas responsables de la lettre, si la lettre ne nous arrive pas.

RATES OF ADVERTISING.

For each square, within six squares... 1st ins. 35 cts.
For each square above six squares... 0.80 30 cts.
A liberal discount is given to yearly advertisers.

This paper presents a valuable medium for the Trade in Worcester and vicinity, having an extensive circulation among the French population of this county.

RATES VERY LOW.

Apply to L. G. Corbin, No. 1 Central Exchange who is our only authorized agent in this vicinity or to

FERD. GAGNON,
Sole Proprietor of the Advertising Department and Editor of the paper.

Imprimé et publié par G. E. DEBRARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 rue St. Antoine, Montréal Canada.

Institut des Artisans Canadiens.

LECTURE PUBLIQUE.

UNE SEANCE PUBLIQUE DE L'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS aura lieu VENEDEI, le 10 Novembre courant, a la SALLE DE L'UNION ST. JOSEPH, Rue Ste. Catherine, a 8 heures precises.

A cette seance, le R. P. Pailloux S. J., Missionnaire en Syrie, fera une lecture sur "Les Doctrines pernicieuses, un point de vue Social, qui ont cause les derniers malheurs de la France."

C. D. THERIAULT, Secrétaire.

ETABLI EN 1854.

GEORGE YON,

Ferblantier et Plombier.

241-RUE ST. LAURENT-241

L'HONNEUR DE REMERCIER LE public de l'encouragement qu'il en a reçu depuis qu'il est établi, et prend en même temps l'occasion d'annoncer qu'il a fait de vastes améliorations à son établissement, en augmentant le personnel des ouvriers, et le nombre de ses machineries. Il peut remplir avec plus de promptitude toutes les commandes qui lui seront confiées.

Le Département de Ferblantier comprend toutes sortes d'ouvrages, en Fer blanc, Tôle, Zinc, Tôle galvanisée, Dalles, Dallaux, Réparage de Couvertures, pose de Fourneaux à air chaud, etc.

Le Département de Plombier comprend le pose de des baigns, Cabinets d'aisance (Water Closets) Bols à main, Laveurs en fonte Tuyaux à l'eau, Chantepleurs, Tuyaux à gaz, de fer et de composition, pose de Gazoliers et de tuyaux pour chauffage par la vapeur.

GEORGE YON,

241 Rue St. Laurent, Montréal.

F. X. BEAUCHAMP,

(Successeur de D. Smilie)

BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE PIERRES PRECIEUSES.

134-RUE ST. FRANCOIS-XAVIER-134

MONTREAL.

O. DESMARAIS,

PHOTOGRAPHE.

(Coin des Rues Craig et St. Laurent)

MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché.

\$30,000 VALANT

EN HARDES FAITES

DRAPS, TWEEDS, CASIMIRES

FRANCAIS ET ANGLAIS

NOUVELLEMENT IMPORTÉS

20 POUR CENT

AU-DESSOUS DE LA VALEUR ORDINAIRE

VENEZ ET JUGEZ.

L'on trouvera aussi chez le Soussigné une grande variété de CHEMISES, COLS, COLLETS, etc.

A DES PRIX TRES MODERES

R. DEZIEL,

NO. 131, RUE ST. JOSEPH.

Toute commande sera exécutée avec goût et promptitude

LAURENCELLE & VARY.

FABRICANTS DE CHAUSSURES DE GOUT

Pour Dames et Messieurs.

CHAUSSURES FAITES A ORDRE.

Importateurs de Chaussures Anglaises et Françaises de première qualité.

Ont constamment en mains des chaussures à semelle de Liège, etc., etc.

No. 303, RUE NOTRE-DAME.

2-31zz

ON DEMANDE

DIX JEUNES GENS RESPECTABLES et trois DEMOISELLES pour se qualifier comme OPERATEURS TELEGRAPHIQUES. Pour les détails, voir l'annonce de l'Institut Télégraphique de la Puissance.

Conditions: \$30 pour le cours complet, y compris l'usage des instruments et des fils télégraphiques.

S'adresser à l'Institut Télégraphique de la Puissance, 89, rue St. Jacques, et au bureau du Canadian Illustrated News, Hearstons, et de l'Opinion Publique, No. 1, Côte de la Place-d'Armes, Montréal. 2-36tt.

RÉFRIGÉRANTS PATENTÉS.

DE \$8 A \$40.

Ces RÉFRIGÉRANTS ont plusieurs améliorations désirables qui ne peuvent être trouvées dans les autres, et comme nous avons employé les mêmes ouvriers pendant les dix dernières années, c'est une garantie de leur qualité. Nous avons en mains un assortiment considérable de

POELES DE CUISINE.

COUCHETTES EN FER.

FONDS A RESORTS DE TACHER.

OBJETS EN ÉTAIN ET VERNISSÉS.

POTS A THÉ ET CAFÉ AMÉLIORÉS,

ETC., ETC., ETC.

Aussi, devant arriver dans quelques jours, un Stock considérable de

COUCHETTES EN FER TRAVAILLÉ ANGLAIS.

MEILLEUR ET CIE.,

526, Rue Craig.

2-18zz

LIBRAIRIE ET DEPOT DE JOURNAUX. SENÉCAL & CIE., 495, Rue Craig, Enseigne du grand livre, entre les rues St. Laurent et St. Dominique, Montréal.

A PRÊTER.

\$20,000 sur Propriétés de Ville ou de Campagne.

2-23z

S'adresser à L. BEDARD, Notaire.

No. 10 Rue St. Jacques.

A. BELANGER

MAGASIN DE

MEUBLES

276, Rue Notre-Dame

MONTREAL.



2-25zz

Institut Télégraphique de la Puissance.

89, RUE SAINT JACQUES, MONTREAL, P.-Q.

GEORGE E. DESBARATS,

Propriétaire.

Etabli dans le but de qualifier des Opérateurs pour les nouvelles Lignes Télégraphiques qui se construisent actuellement par toute la Puissance du Canada et les Etats-Unis.

Ce Collège établi il y a trois ans, peut aujourd'hui être considéré comme une Institution permanente. Son accroissement rapide et sa prospérité sont dus aux demandes des propriétaires de lignes télégraphiques, et le Propriétaire de cet art utile par les Professeurs attachés à l'Institut.

Le développement rapide et l'utilité du Télégraphe électrique, et conséquemment la demande toujours croissante pour des Opérateurs de premier ordre, rendent l'établissement de Collèges pour l'enseignement de cette branche d'abolue nécessité.

Les Surintendants de Lignes Télégraphiques voient ce mouvement avec faveur. Les Collèges Commerciaux ont, jusqu'à un certain degré, entrepris l'enseignement de cette branche aussi bien que des autres branches de l'éducation commerciale; mais les connaissances télégraphiques ainsi acquises ont toujours été regardées comme de second ordre; à ce point que les Collèges de Chicago, Milwaukee, Buffalo, New-York, etc., en ont discontinué l'enseignement, et recommandant l'Institut Télégraphique comme l'endroit où une connaissance parfaite de cet art à la fois intéressante, savante et utile peut-être le plus convenablement obtenue.

La perspective pour les Jeunes Gens et les Dames qui étudient la télégraphie, de se procurer bientôt des situations lucratives, ne saurait être meilleure qu'à présent, et nous recommandons instamment à ceux qui désirent embrasser une carrière plaisante et rémunérative de se qualifier comme Opérateurs sur les diverses Lignes Télégraphiques.

Les Elèves, en quittant l'Institut, reçoivent un certificat de capacité, qui leur permet de remplir de suite les vacances qui auraient lieu dans la Puissance du Canada et les Etats-Unis. De prime abord, on peut obtenir un salaire de \$30 par mois; mais après deux ans de pratique, on n'a aucune difficulté à obtenir \$50 ou \$60 par mois; on paie même de \$100 à \$170 par mois aux Etats-Unis.

La connaissance pratique de la Télégraphie convient surtout aux Dames; et en effet, elles sont les Opérateurs favoris en Angleterre et en Amérique, reçoivent un salaire plus élevé, comparés avec les autres emplois, que les hommes, tandis qu'elles ont plus de facilité naturelle pour apprendre cette science. Savoir lire et écrire passablement sont les seules connaissances rigoureusement nécessaires, et toute personne de capacité ordinaire peut devenir excellent Opérateur. Nous avons la preuve dans le cas de plusieurs gradués qui, avec peu d'instruction et aucune idée du fonctionnement de la Télégraphie en entrant, sont devenus de bons Opérateurs en quelques mois. C'est aussi une bonne occasion pour les étudiants d'apprendre à écrire vite. Quelques-uns de nos gradués qui pouvaient à peine écrire leurs noms prennent aujourd'hui les messages au taux de 25 à 30 mots par minute.

LES DEVOIRS D'UN OPERATEUR.

Il n'y a pas de métier ni de profession qui exige moins de travail, et en même temps où l'employé jouisse d'une plus grande liberté et indépendance; car il est constamment maître de l'instrument qu'il dirige, il occupe ordinairement un bureau à lui seul, sans directeur ni maître, n'ayant qu'à recevoir et à expédier les messages. Il travaille ordinairement de 10 à 12 heures par jour, moins les heures ordinaires pour les repas. Les Opérateurs ne sont pas requis de travailler le dimanche. L'Institut est complètement pourvu de tous les appareils, etc., d'un grand Bureau de Télégraphie de premier ordre. Des dépêches de toutes descriptions, des nouvelles des chemins de fer, arrivées et départs des trains, des Rapports des Marchés et des Dépêches par le Câble Transatlantique, sont expédiés et reçus, tel que pratiqué sur des lignes ordinaires. L'instruction individuelle est donnée à chaque étudiant, d'après son plus ou moins d'aptitude pour cette science. On n'apprend ni le travail, ni la dépense pour qualifier les étudiants pour les situations les plus importantes, sous un aussi bref délai que possible. Les élèves peuvent commencer leurs études en aucun temps, et les continuer dans les collèges jusqu'à ce qu'ils possèdent les connaissances nécessaires pour faire de bons Opérateurs, et ce sans charges extra. Il n'y a pas de vacances. Heures d'étude: de 9 heures du matin jusqu'au midi, et de 1.30 à 6 heures P.M. Le temps ordinaire pour se perfectionner dans cette science est de quinze semaines; mais ceci dépend bien entendu, de l'aptitude plus ou moins grande des élèves pour l'étude. Quelques-uns des gradués qui occupent des situations dans les Bureaux de Télégraphie ont fait leur cours d'étude dans l'espace de cinq à huit semaines.

Le prix pour le cours complet est de Trente Dollars. Il n'y a aucune dépense extra, vu que tous les matériaux et instruments nécessaires sont fournis par le Collège.

Une ligne a été construite sur laquelle les élèves pourront pratiquer les qu'ils seront suffisamment avancés. Dans le cas de l'interruption de communications par la rupture des fils, les réparations sont conduites par un Professeur de Télégraphie sous les yeux des élèves, afin qu'ils puissent acquérir une connaissance réellement pratique de la science de la Télégraphie.

GEORGE E. DESBARATS,

Propriétaire.

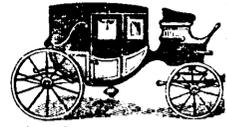
Montréal, Septembre 1871.

POUDRE ALLEMANDE,

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLI JAMAIS ET VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERIS RESPECTABLES.



LES SOUSSIGNÉS

qui ont remporté cinq premiers prix à l'Exposition Provinciale tenue à Montréal en 1870, viennent d'importer un assortiment de roues et d'essieux en acier, de qualité insurpassable. Tous s'accordent à dire que ces roues ne peuvent manquer, ayant plus de rails que les roues ordinaires. Les soussignés invitent le Public à visiter leur grand assortiment de voitures d'été et d'hiver.

D. GERVAIS & CIE.

No. 310 RUE CRAIG.

2-441

Dépot. 69, Rue Bonaventure.

DÉPARTEMENT DES DOUANES.

Ottawa 27 Octobre 1871.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 11 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes.

THOMAS MUSSEN,

Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom,

TAPIS ET PRELATS DE CHOIX,

De Velours, Bruxelles ou Tapestry,

ORNEMENTS D'EGLISES,

Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc.,

257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

2-21zz

NOUVELLES PUBLICATIONS.

LE PROTESTANTISME

JUGÉ ET CONDAMNÉ

PAR LES PROTESTANTS.

Petit in-8 de 500 pages,

par l'Abbé C. GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin,

Ouvrage revêtu de l'approbation de S. G. L'ÉVÊQUE D'OTTAWA.

PRIX: \$1.00

COURS ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE

ET

FLORE DU CANADA.

62 pages de texte et 31 pages de gravures,

PAR

L'Abbé J. MOYEN, S.S.,

Professeur de Sciences Naturelles au Collège de Montréal.

LIVRE DE TEXTE A L'USAGE DES COLLEGES, COUVERTS, ECOLES, ACADEMIES.

Prix, cartonné: \$0.40

la douzaine: 4.00

Ces deux ouvrages sont en vente chez MM. Fabre & Gravel, J. B. Rolland & Fils, Montréal, et Léprieux & Darveau, Québec.

En gros seulement par l'Editeur,

GEORGE E. DESBARATS,

2-32tt

Chemin de Fer du Grand-Tronc.

SERVICE D'HIVER.

Le et après LUNDI prochain, le 30 OCTOBRE, LES TRAINS partiront de MONTREAL comme suit:

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires... 7.00 A.M.

Train de la Malle pour Island Pond, et les Stations intermédiaires... 2.00 P.M.

Train de la Malle de Nuit pour Québec, Island Pond, Portland et Boston... 10.30 P.M.

Express pour Boston via Vermont Central... 9.00 A.M.

Train de la Malle pour St. Jean et Rouse's Point, en communication avec les trains de Stanstead, Shefford, Chambly et Comtés de Sud-Est, et avec les chemins de Fer et Vapeurs du Lac Champlain... 3.00 P.M.

Trains Express pour Boston, New-York, Ac., via Vermont Central... 3.30 P.M.

Express de Jour pour Toronto et les Stations intermédiaires... 8.00 A.M.

Express de Nuit pour Toronto et les Stations intermédiaires... 8.00 P.M.

Train Local pour Brockville et les Stations intermédiaires... 4.00 P.M.

Train d'accommodement pour Kingston et les Stations intermédiaires... 6.00 A.M.

Il y aura des Chars Dorois Palais Pullman à tous les trains directs de jour et de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

C. J. BRYDGES,

Directeur-Gérant.

25 Oct.-bre, 1871.

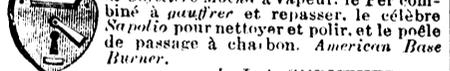
ENSEIGNE DU CADENAS

D'OR. Le Soussigné est agent pour la Cafetière Mocha à vapeur, le Fer combiné à pauffer et repasser, le célèbre Saphiro pour nettoyer et polir, et le poêle de passage à charbon. American Base Burner.

L. J. A. SURVEYER.,

24, RUE CRAIG,

2-10zz



ATELIERS DE FERBLANTIERIS ET PLOMBIERS.

Enseigne de la grosse Cafetière rouge, 98 Rue St. Laurent.

T. St. George continuera à prendre des commandes pour pose de tuyaux à gaz et à l'eau, pour ouvertures en ferblanc, tôle et ardoise; pour ouvrages à la campagne, aux églises, couvents, collèges et maisons particulières. Fournaies à air chaud posées d'après le système le plus connu. On trouvera chez le soussigné des réfrigérateurs améliorés.

T. ST. GEORGE,

98, RUE ST. LAURENT.

2-24zz



NE ITES USAGE QUE DE

L'EMPOIS DE GLENFIELD

Grandement employé dans la

BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE,

Et dans celle de

SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GENERAL DU CANADA.

1-47-zz

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE.

ETABLIE 1828.

CHARLES GARTH ET CIE.,

PLOMBIERS, OUVRIERS EN APPARELS A VAPEUR ET A GAZ

FONDEURS DE LAITON, FINISSEURS, CHAUDRONNIERS

ET MACHINISTES, ETC., ETC.

Fabricants et Importateurs de

CUVRE A L'USAGE DES PLOMBIERS, DES MECANICIENS ET

D'OUVRIERS EN APPARELS A VAPEUR: USINE A

CUVRE ET A FER; APPARELS A GAZ ET

A VAPEUR, ETC., ETC., ETC.

Toutes sortes d'ouvrages pour

Unes à Gaz, Etablissements Hydrauliques, Distilleries

et Brasseries, Raffineries, Phares, etc., etc.

AUSI:

On entreprend de faire chauffer les Bâtiments publics et privés, les Usines, les Serres, etc., par le moyen de l'appareil à l'Eau Chaud Patente de GARTH, l'appareil à Vapeur de Basse Pression de GOLD, avec les Derniers Perfectionnements, et par la Vapeur à Haute Pression en Tuyaux droits et repliés.

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gase-

liers, Tasseaux, Pendants, Abat-jours, etc.; Tuyaux en Fer Travailé, avec appareils de Fer Malléable et

Fendu pour l'Eau, la Vapeur ou le Gaz.

Bureau et Usine, Nos. 536 à 542, Rue Craig,

1-47-zz

MONTREAL.

SOUSCRIPTION D'AVANCE.....\$4.00 par an.

PAR NUMERO.....10 Centins.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra

\$20, aura droit à six copies pour l'année.

Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port: 5 centins par trois mois, payables d'avance

par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs.

Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Editeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE:

1-COTE DE LA PLACE D'ARMES--1

BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS:

319-RUE ST. ANTOINE--319

SIROP DE GOMME D'EPINETTE

ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'EpINETTE Rouge

dans les maladies des Poumons et de Gorge,

tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchitis

etc., sont vraiment étonnants. Dans cette prépara-

tion, toutes les excellentes propriétés de la Gomme

et sont soigneusement gardées.

Prix: 5 centins par bouteille. A vendre chez tous

les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en

détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY

PHARMACIEN,

144 Rue St. Laurent,

MONTREAL.

2-24zz

(Etabli en 1859.)

J. D. NORMANDIN,

RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER

DE LIVRES BLANCS.

Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus com-

muns, reliés à des prix très modérés.

Les abonnés de l'Opinion Publique trouveront une

bonne occasion de faire relire leur journal à bon

marché.</